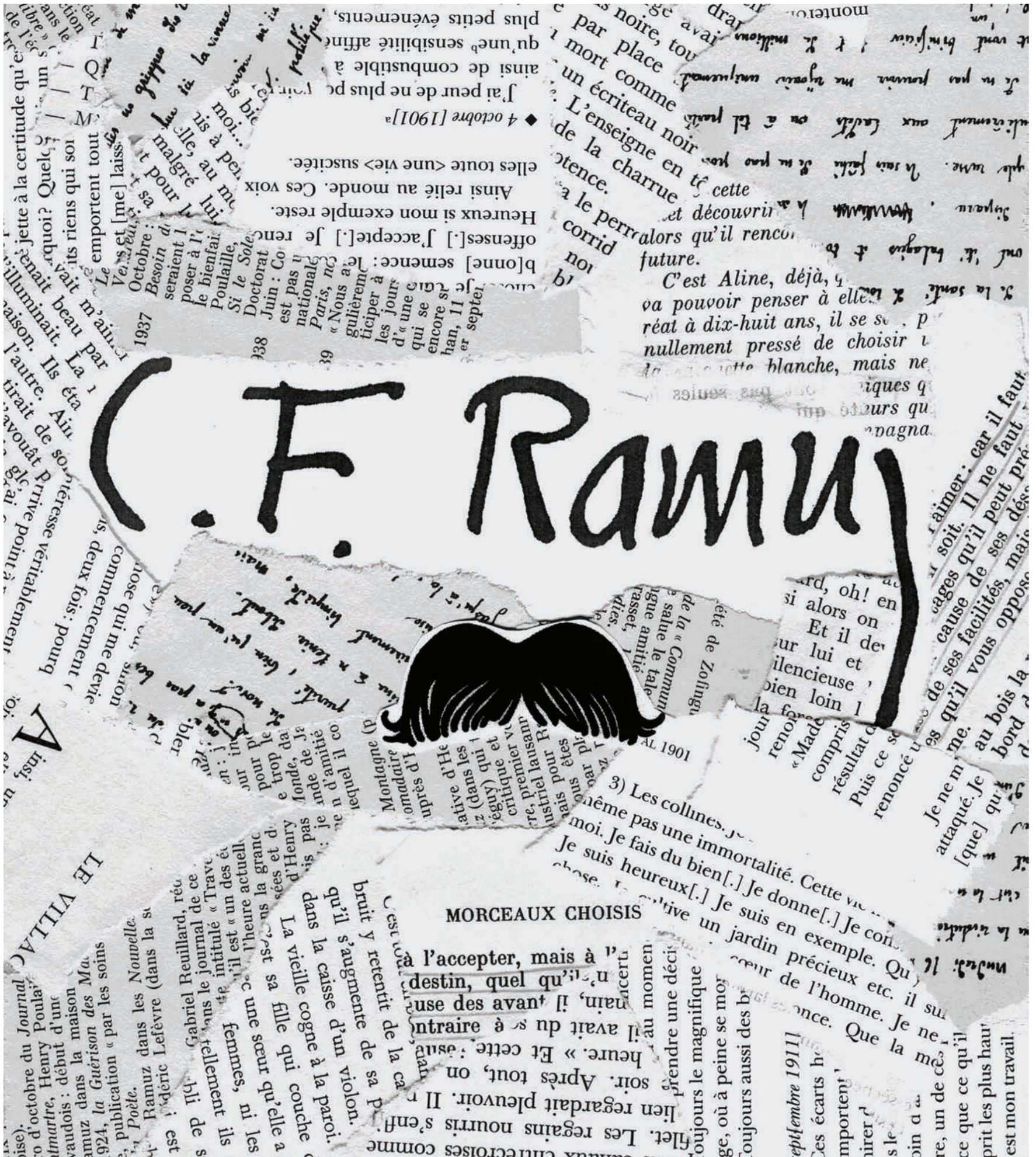


le persil

Journal inédit, le persil est à la fois parole et silence. Ce numéro contient les textes lauréats du concours « Ramuz » organisé dans les Gymnases vaudois, ainsi que les témoignages de quatorze jeunes auteurs. Il coûte :

5 CHF ou 5 Euros



Ramuz, un classique à réinvestir

A l'occasion de la reprise du spectacle *Berthollet* de Mathieu Bertholet à Lausanne, La Grange de Dorigny, la Fondation C.F. Ramuz et le Centre de recherches sur les lettres romandes de l'Université de Lausanne ont lancé un concours de nouvelles dans les Gymnases vaudois. En marge de cet exercice de relecture et de réappropriation, quatorze jeunes auteurs, tous nés au moins cent ans après Ramuz, ont été invités à parler de leur rapport à cet illustre prédécesseur. Vieille barbe ou référence?

Pourquoi lire Ramuz aujourd'hui? Et comment le lire? Peut-on, doit-on faire découvrir son œuvre à de jeunes lecteurs, notamment dans le cadre de l'école? A ces questions récurrentes, on donne des réponses différentes selon « d'où on parle » – pour le dire à la manière de certains –, tout en s'accordant généralement pour aborder Ramuz comme un cas particulier en raison de son ancrage dans le Pays de Vaud, de la nature de son écriture et de son statut dans l'histoire culturelle romande. Il nous semble en réalité qu'une telle reconnaissance de la particularité de l'œuvre du Vaudois détourne de la question que l'on devrait se poser avant les autres: pourquoi et comment lire aujourd'hui un auteur classique? Car l'on se retrouve dans une situation semblable avec, mettons, Flaubert, Stendhal, Gide ou Malraux.

A l'échelle de la Suisse romande, l'auteur d'*Aline* est en effet un classique, grâce notamment à la constance de sa présence dans les programmes scolaires, depuis les années 1950 déjà. Dans sa « Lettre-préface » au *Canton de Vaud*, en 1938, il considérait Juste Olivier comme « le seul classique vaudois ». Mais contrairement au poète d'Eysin, Ramuz a bénéficié d'une véritable institutionnalisation qui a déployé, jusqu'à nos jours, de multiples effets. Sa présence dans le champ culturel romand s'est ainsi traduite de plusieurs manières, débordant le cadre de la circulation de ses livres: que l'on songe au nombre de créateurs que l'œuvre a inspirés au cinéma, et plus encore au théâtre. C'est du reste une adaptation théâtrale, celle de la nouvelle « Berthollet », de 1909, par Mathieu Bertholet et sa compagnie MuFuThe, qui est en quelque sorte à l'origine de ce numéro du *Persil*: le théâtre de La Grange de Dorigny, qui accueille une reprise de ce spectacle du 26 au 28 mars 2015, s'est associé avec la fondation C.F. Ramuz et le Centre de recherches sur les lettres romandes de l'Université de Lausanne pour organiser un concours d'écriture destiné aux élèves des Gymnases

vaudois. Il s'agissait pour les candidats de lire quatre nouvelles de Ramuz, d'en choisir une, et de rédiger ensuite soit un dénouement différent de celui de l'original, soit une continuation de l'intrigue. Le jury, composé de Dominique Hauser, de Marika Buffat, de Romain Bionda et du soussigné, a reçu une vingtaine de textes. Vous découvrirez dans les pages qui suivent les trois contributions primées; nous leur en avons joint trois autres dont la qualité avait également retenu notre attention.

Ce concours était une manière de tester l'actualité de Ramuz auprès de jeunes lecteurs, en encourageant une démarche de réappropriation créative de son œuvre, plus ouvertement participative que certaines de celles qui ont cours dans un contexte pédagogique. La réinvention, qui suppose en amont une compréhension intime des textes, nous est ainsi apparue comme une voie de transmission et de médiation porteuse de potentialités à ne pas négliger – si l'on veut que les classiques (dont Ramuz) demeurent un point de repère pour le public (romand) de demain.

Pour accompagner les essais des six écrivains en herbe révélés par le concours, nous avons eu d'autre part l'idée, soufflée par Daniel Vuataz, de solliciter une brochette de jeunes auteurs actifs dans l'espace littéraire romand, pour mesurer si Ramuz est encore une référence pour la génération montante – et le cas échéant jusqu'à quel point. Tous sont nés après 1978, c'est-à-dire au moins cent ans après C.F. Vous constaterez, à les lire, que chacun d'entre eux a été amené à se situer vis-à-vis de leur prédécesseur, modèle certes beaucoup moins écrasant qu'il ne l'a été pour nombre de leurs devanciers, mais figure fort présente dans leur entourage symbolique. Un classique, on vous le dit...

Daniel Maggetti

Pages 3-8 *Les six textes de gymnasiens primés* – Marie Isabel (1^{er} prix), Antoine Schaub (2^{ème} prix), Léandre Bujard & Ruben Tencate (3^{ème} prix), Loïc Montandon, Marc Ependa, Elodie Anglade.

Pages 9-19 *Ecrire en Suisse romande un siècle après Ramuz* – textes de Valentine Bovey, Bastien Fournier, Jérémie Gindre, Elisabeth Jobin, Maxime Maillard, Quentin Mouron, Baptiste Naito, Bruno Pellegrino, Noémi Schaub, Aude Seigne, Anne-Sophie Subilia, Lolvé Tillmanns, Daniel Vuataz et Vincent Yersin.

le persil journal le persil

«*L'autre fusil*» (1912) – Basile Roy s'est acheté en secret un nouveau fusil. Il part à la chasse avec Jean Sauget qui le tue pour le lui voler. Jean maquille son crime en accident et prétend que l'arme de Basile a disparu. Personne ne le soupçonne. Mais le meurtrier craint par la suite d'être démasqué à cause de l'ancien fusil de Basile qui, pense-t-il, a dû rester chez lui : si quelqu'un le remarque, on

se demandera avec quel fusil Basile est parti chasser... Jean estime que l'«*autre fusil*» pourrait constituer une preuve contre lui. Il se rend alors chez Basile pour soustraire l'arme à Honorine, la sœur de ce dernier, mais il découvre que le fusil n'est pas à sa place habituelle. Dénouement : A force de ressassement, Jean tombe dans la folie.

Marie Isabel

Gymnase de Burier, 1^{er} prix

Il faisait froid. Jean était comme bloqué, les yeux rivés sur la porte qu'il venait de refermer. Il se sentait poussé vers l'intérieur, comme s'il avait oublié quelque chose. Il n'avait pas envie d'y retourner.

Il entendit comme un cri : il tourna la tête. C'était Honorine qui devait hurler son chagrin. Il fut déçu d'apercevoir par la fenêtre qu'elle était toujours assise au pied du lit, sans même sangloter. Il avait dû rêver.

Et maintenant, Jean repensait à son nouveau fusil. Il avait tellement hâte de pouvoir le sortir ! Tout le village sera étonné de le voir. Les gens me demanderont comment j'ai pu m'en acheter un si beau. Je leur dirai que l'année dernière, la chasse a été bonne. Ils me répondront alors : quel beau fusil tu as ! Et ils auront raison.

Quand il se rendit compte qu'Honorine le regardait, Jean baissa les yeux. Si elle était aussi calme, c'était à cause qu'elle avait tout compris. Il le savait. Elle n'était pas folle. Jean l'avait su à la façon qu'Honorine avait eu de se taire. Il ne fallait pas qu'elle parle aux autres. Son frère lui manquait, n'est-ce pas ? Eh bien ! Jean sourit et s'éloigna.

La lune riait cette nuit-là. Elle se moquait de quelque chose. Jean la regardait sans y prêter réellement attention. Il ne comprenait pas comment cette pauvre femme pouvait savoir. Mais elle savait. Pourquoi ne pleure-t-elle pas ? Elle devrait pleurer. Elle va aller raconter ce qu'elle sait ; elle s'y prépare. Et bientôt, tout le village sera au courant. On la croira elle, et pas moi. Ils l'écouteront, malgré que c'est une femme et que les femmes on ne peut pas leur faire confiance.

Un gros vent se leva. Jean sentit comme un souffle chaud sur son cou. Il se souvint de ses mains autour de celui de Basile. Il n'a pas souffert. Je ne lui ai pas fait mal. Il avait l'air paisible. Tant mieux.

Jean leva la tête. Il aperçut la lune qui le fixait. Il eut l'impression qu'elle aussi savait quelque chose, une chose importante qu'elle refusait de lui dire, qu'elle préférait garder

pour elle, mais qu'il devinait peut-être : elle savait où était l'ancien fusil de Basile.

Jean se mit à courir. Quelque chose le poussait vers son mayen. Il ne s'arrêta pas, même lorsqu'il trébucha. Une main semblait le tirer en avant sans qu'il pût résister. Il sentait qu'il ne devait pas s'arrêter. Jean emprunta le même chemin que la dernière fois, celle où Basile était avec lui. Quel bon chasseur celui-là. C'est bien vrai que nous formions une bonne équipe. Dommage ! Jean trébucha une nouvelle fois, il eut l'impression de tomber dans un trou. Il cria, mais ce fut comme si sa voix s'était égarée et aucun son ne sortit.

Une douce fatigue s'empara de lui. Bien qu'il ne sût plus très bien où il était, il continua d'avancer. Il était seul et pourtant, plusieurs fois, il crut entendre des voix. Sans doute n'était-il pas très loin d'un village. Il aperçut une lueur au loin. Il se mit à courir et se retrouva en face de la maison de Basile et de sa sœur. Il avait dû s'égarer. Par la fenêtre, il aperçut Honorine couchée sur son lit. Ses mains alors s'agitèrent et il ne put se contenir. Il entra. Tout était calme. Pourtant, il crut entendre un rire. C'est pourquoi il fonça sur Honorine quand soudainement, tout s'effaça. Il s'était endormi. Lorsqu'il revint à lui, le vent avait emporté la lune et le jour s'était levé, laissant place au soleil. Jean avait froid : il avait passé la nuit.

Son rêve lui revint à l'esprit. Ce n'est rien, se dit-il, et il se remit en route.

*

A la tombée de la nuit, Jean marchait toujours. Il semblait s'être égaré. Le froid s'était emparé de lui. Il cherchait un abri. Le ciel s'assombrissait rapidement et la neige se mit à tomber. L'air froid brûlait Jean. Il marchait droit devant lui, trébuchant de temps à autre : ses jambes le lâchaient. La nuit s'installa comme une mauvaise nouvelle. Les silhouettes sombres des arbres l'encerclaient. Il crut entendre la voix de Basile lui chuchoter : eh bien, c'est bête ! Jean

frissonnait de peur. Les arbres se tordaient. Jean étouffait. Il trouva une clairière et s'y laissa tomber. Il transpirait. Désormais, il ne savait plus s'il avait froid ou chaud.

Au bout d'un moment, Jean se remit à marcher : ce sont les femmes qui se perdent dans la montagne. Honorine l'avait vu se diriger vers la forêt. Oh ! elle savait très bien ce qu'elle faisait. Non, ça je ne veux pas. Ça n'était pas l'idée de Jean de faire peur aux gens. Il se disait : on n'a qu'à tuer et c'est fini.

C'est ainsi que Jean continuait d'avancer. Peu à peu, il distingua une lueur au loin. Il se précipitait, mais elle ne se rapprochait pas. Il était fatigué. Quand il trébucha encore une fois, la lueur se rapprocha brusquement et tout devint noir. Il revit alors Basile examiner les détails de son nouveau fusil. La jalousie lui monta au cœur mais il ne sentait plus que le froid qui s'enfonçait peu à peu au plus profond de lui.

*

Ce fut Bello le chien qui retrouva Jean le soir suivant. On pensa tout d'abord qu'il dormait mais en se rapprochant, on vit sa peau blanche comme la neige et ses lèvres qui avaient la couleur profonde du ciel. On déclara qu'il avait dû perdre la tête après la mort de Basile. Il s'était perdu dans les bois et était mort de froid. On l'enterra près de Basile.

Les mois qui suivirent, Honorine et la femme de Jean se retrouvèrent souvent. Elles parlaient de Basile et de Jean. Honorine commençait toujours ainsi :

– Quel abruti !

– Jean ? demandait sa femme.

– Non, Basile bien sûr.

– C'était une mort bête. Et que dire de Jean alors ?

– Eh bien, il aimait beaucoup Basile : sa mort l'a rendu fou.

– Certainement.

Et elles s'en allèrent ainsi, emportant avec elles le souvenir de Jean et de Basile.

« *Berthollet* » (1909) – *La mort de sa femme a plongé dans le désespoir Berthollet, boucher dans un village du Pays-d'Enhaut. Après qu'il a tenté de se suicider, le pasteur lui fait jurer qu'il ne recommencera pas. Dénouement : Mais le pasteur suivant, à cause notamment de la maladresse d'une jeune servante, ne parvient pas à le retenir, et Berthollet se tue en sautant dans la Sarine gelée.*

Antoine Schaub

Gymnase de Chamblandes, 2^{ème} prix

Déjà, la porte se refermait. En un instant, le pasteur était sorti. Il avait été là, il ne l'était plus. Il était parti comme si l'endroit était devenu d'un seul coup aussi insupportable que le cœur de celui qui l'habite.

Berthollet ne s'était pas senti offensé. Son monde s'était arrêté, mais il savait que pour le pasteur la vie suivait son cours et le temps continuait de tourner. Le pasteur avait dû partir, il n'avait pas pu se permettre de rester plus longtemps : voilà tout. Non, ce n'est pas la peine de s'offenser.

Etre pressé : c'est bien quelque chose que Berthollet ne connaît plus. Depuis qu'elle n'est plus là, il a quitté le monde des contraintes. Ce temps qui autrefois passait beaucoup trop vite s'était maintenant immobilisé. Avant, il fallait travailler dur et longtemps. Le métier de boucher n'est pas facile, même s'il y trouvait du contentement. Mais il fallait découper cette viande, la vendre, contenter les clients. Vivre dans le sang. Cela avait un sens, car sa femme était là. Maintenant, il n'y a plus rien : ni sang, ni vie.

Il s'était décidé à sortir. Il avait besoin de faire quelques pas. L'entretien avec le pasteur avait laissé sa tête toute remplie. Il ne savait pas trop bien de quoi. Il ne se sentait pas plus soulagé, pas plus tourmenté non plus. Mais quelque chose avait changé. Quelque chose le démangeait, trottait dans sa tête, mais il n'arrivait pas à mettre le doigt dessus. Alors il voulut marcher, des fois que ça lui passerait. Où aller ? Aucune importance. Peut-être faudrait-il tout de même tâcher d'éviter les hommes. On pourrait vouloir lui parler...

Il prit le sentier qui menait vers la Sarine. C'était le même qu'il avait emprunté quelques jours plus tôt, lorsque le poids de l'absence de sa femme avait pesé trop lourd sur lui, et que son seul soulagement aurait été de la retrouver. Il n'y allait pas pour refaire une tentative, oh non, pas maintenant qu'il

l'avait juré ! Il y allait parce que ses pas le menaient là et pas ailleurs. C'était comme s'ils savaient ce que sa tête ignorait. Ses souliers le faisaient avancer sagement. Ses mollets, ses genoux, puis l'entier de ses deux jambes, et finalement tout son corps étaient obligés de suivre. Pourquoi cette soudaine détermination ? C'était comme dans ces pays où il fait très chaud, et où il y a l'eau qui est si étendue qu'elle finit par se perdre avec l'horizon : ces pays où sur les plages des tortues pondent des œufs, et où les petits êtres qui sortent de ces œufs vont instinctivement en direction de la mer. Mais alors, ses pieds voudraient-ils se replonger dans la Sarine ? Mais ce n'est pas possible, il l'a promis !

Le soleil, resplendissant mais déjà descendant (c'est qu'il se couche tôt en cette saison), lui réchauffait un peu la nuque et le dos. Son visage et son ventre regardaient la longue silhouette noire qui rampait devant lui comme un serpent le long du sentier. C'était la façon au soleil de lui dire : « Ton passé était chaleureux et plein de lumière, mais ton futur n'est qu'une ombre sombre, triste et froide. » Plus une chose occupe une grande place au soleil, plus son ombre est grande. Berthollet aurait pu se retourner, mais à quoi bon ? Ce qui est fait est fait. Et de toute façon, ses pieds ne le lui auraient pas permis.

La Sarine n'était plus très loin : il faut dire qu'il avançait vite. Il finit par l'atteindre : la belle eau transparente fut assombrie par son ombre. Il resta là un certain temps, debout, cachant le soleil à une petite portion de la rivière. Cette eau en mouvement semblait si bien savoir où aller. Il resta encore quelques instants sans bouger, comme une statue. On vit ensuite cette statue prendre vie et s'asseoir, de sorte que l'eau l'atteignait jusqu'en haut des chevilles. Ses pieds étaient là où ils voulaient être, où ils devaient être.

C'est à ce moment que Berthollet comprit. Enfin, il mit le doigt sur ce qui le démangeait, sur ce qui chicanait ses pensées sous son crâne : la liberté. Voilà bien la seule chose qui lui restait avant la visite du pasteur. La liberté. Mais le pasteur la lui avait prise. Evanouie, sa liberté. Oui, c'est ça qui le dérangeait. C'est ça qui l'avait fait sortir. On lui avait ravi sa liberté. Il en prend maintenant conscience. C'est terrible. Il n'était pas libre de se laisser emporter par le courant, par ces innombrables gouttes d'eau qui savent si bien où aller, car il y avait une chose qui le retenait de les rejoindre qui était cette promesse : cette satanée promesse que le pasteur l'avait obligé de faire. Oui, avant, il n'avait rien, mais rien ne le retenait. Maintenant, il n'avait rien de plus, juste cette promesse, et cela suffisait pour le retenir. Pour retenir sa tête en tout cas, parce que ses pieds l'avaient tout de même mené là.

La rivière ne se souciait guère de la peine de l'homme qui se tenait assis auprès d'elle. Son eau continuait de couler, fluide, se jouant des rochers. Scintillantes, ses mille paillettes étaient éblouissantes. Elles coulent, se laissent glisser, dévalent la pente jusqu'à trouver un plus grand réservoir. Puis l'eau se remet à couler pour rejoindre une autre rivière et en former une plus grande, qui elle-même rejoindra un fleuve qui finira là où elle se confondra avec le ciel, sur des plages où pondent des tortues.

Mais malgré cela, les hommes font des eaux une frontière. D'un côté c'est chez nous et de l'autre pas. Ici on parle une langue, et là une autre. Elle sépare malgré elle. Elle sépare Berthollet de sa femme. Pourtant, il suffirait de la traverser. Et alors ici serait pareil qu'ailleurs. Et alors Berthollet pourrait reprendre sa femme dans ses bras.

le persil journal le persil

«*Mousse*» (1910) – *Parce que la présence du chien Mousse les importune, des bergers demandent à Augustin, le domestique, de précipiter la bête dans un gouffre. Augustin s'exécute. Dénouement: Les plaintes du chien se font entendre pendant plusieurs jours, avant de laisser place au silence.*

Léandre Bujard & Ruben Tencate

Gymnase de Burier, 3^{ème} prix

Augustin alla lui aussi se coucher. Le vent hurlait autour du chalet. La pluie se mit à tomber avec rage. Son acte le hantait, il avait de la peine à s'endormir ; Augustin entendit la cloche lointaine de l'église sonner douze fois. Il ne s'endormit que très tard dans la nuit.

Le lendemain, il se leva vers six heures. Le vent et la pluie avaient réveillé l'orage. Il nourrit le bétail et nettoya l'étable comme à l'habitude. Puis il alla dans la cuisine pour manger un bon repas. Pendant qu'il le mangeait, il pensait à Mousse. Il donnait toujours un bout de pain à son chien le matin. Il se dit qu'il devait aller. Il s'habilla de gros habits, puis sortit pour aller à l'endroit où il avait jeté Mousse.

Le jeune berger appela son chien : «Mousse!» Aucune réponse. Il appela son chien une seconde fois, un peu plus fort cette fois : «MOUSSE!» Aucune réponse. Il l'appelait en vain. Il rentra au chalet prendre du matériel. Il retourna encore une fois en direction du gouffre. La pluie lui arrivait dans le visage et le vent semblait vouloir lui faire perdre l'équilibre. Le chemin lui sembla long, d'autant plus que la grosse corde qu'il portait pesait bien lourd. Une fois arrivé, Augustin chercha un arbre. Il en aperçut un pas loin du gouffre ; il y fixa la corde qu'il enroula ensuite autour de sa taille. L'homme n'avait plus qu'une idée en tête.

Augustin regarda une dernière fois du côté du chalet pour s'assurer que personne ne l'avait vu, puis lança la corde à travers l'obscurité, à l'endroit même où il avait précipité Mousse. L'homme descendit. Il n'entendait plus le vent hurler. La paroi était glissante et il faillit tomber plusieurs fois. Plus il descendait, plus il faisait sombre. Soudain, la corde lâcha. Augustin sombra dans le gouffre en hurlant. Puis on ne l'entendit plus. Dehors, le vent qui continuait à souffler avec force faisait danser la pluie.

Augustin reprit connaissance. L'homme ne savait pas quelle heure il était car il faisait sombre. Il avait dû perdre connaissance pendant longtemps. Il cria à l'aide. Mais personne n'était là pour l'entendre, pour l'aider. On ne venait plus tendre l'oreille vers le gouffre depuis qu'on n'avait plus entendu Mousse aboyer.

Personne n'avait remarqué l'absence d'Augustin. Tous étaient très occupés à la préparation de la fête qui se tiendrait le soir ; les uns montaient une grande tente, les autres apportaient le vin et d'autres encore s'occupaient de la nourriture. A la nuit, la grande fête commença, les villageois mangèrent, burent beaucoup, chantèrent et dansèrent. Le lendemain, les souvenirs de la veille étaient un peu flous.

C'est seulement quelques heures plus tard, au moment de nourrir le bétail, que le maître remarqua l'absence d'Augustin. Mais il ne s'en inquiéta pas : il avait sûrement dû aller aider d'autres personnes au village. A la nuit tombée, lorsque l'effet de l'alcool fut enfin entièrement dissipé, il se rappela que l'on n'avait pas vu le jeune berger à la fête. Pourtant Augustin ne manquait jamais une occasion de faire la fête. Le maître entreprit donc de partir à sa recherche. Il le chercha jusque dans le village, il questionna les habitants, mais personne ne l'avait vu. Il alla alors dans les champs aux alentours des maisons, mais il n'y trouva personne. En dernier recours, il se rendit dans les alpages : toujours personne.

Plusieurs heures s'étaient écoulées depuis la disparition d'Augustin. Épuisé, le maître rentra chez lui, se coucha. Alors qu'il n'arrivait pas à dormir, il entendit le chien de ses voisins aboyer. C'est là qu'il comprit où était passé Augustin.

Il se leva précipitamment, s'habilla comme un diable et se dirigea vers le trou.

Il appela le garçon plusieurs fois avant d'entendre la voix d'Augustin, à peine audible.

–Augustin, es-tu blessé? interrogea le maître.

–Oui, je n'arrive plus à marcher et je saigne beaucoup à une jambe, répondit-il faiblement.

–Tiens bon, je vais chercher de l'aide, nous allons te sortir de là!

Il se précipita au village, rassembla une dizaine d'hommes, prit une corde et revint au gouffre.

Une fois sur place, ils appelèrent Augustin mais il n'y eut aucune réponse. Alors le maître attacha la corde autour de sa taille et, avec l'aide des autres hommes, il se laissa glisser jusqu'au fond du trou. Il y faisait sombre. Il avançait à tâtons quand il trébucha sur quelque chose. Le soleil était en train de se lever, ce qui lui permit de voir qu'il s'était encoublé sur le corps inerte d'Augustin. Le jeune berger était mort, mort près de Mousse. Il avait fait une longue chute. Il avait utilisé le peu de force qui lui restait pour ramper jusqu'à la pauvre bête qu'il avait injustement jetée du haut de la baume.

On remonta les deux dépouilles. Deux jours plus tard, Augustin et Mousse furent enterrés, ensemble.

Loïc Montandon

Gymnase d'Yverdon

Quelques jours plus tard vint l'enterrement. Tout le village était venu. On connaissait Berthollet, mais pas assez pour le pleurer. Seules les âmes sensibles pleuraient. Et Mathilde aussi a pleuré : elle se sentait terriblement coupable de la mort de Berthollet. Coupable, car par sa faute, il avait été envoyé au feu éternel. Coupable, car par sa faute, personne n'a été prévenu à temps de sa mort.

On a beau eu essayer de la consoler, nul ne savait s'y prendre. Elle a couru jusque chez elle et s'est enfermée dans sa chambre tout l'après-midi. Le pasteur, timide, la laissa tranquille. Dans sa chambre, elle allait et venait. Elle se dirigeait vers le lit. Elle se dirigeait vers la commode. Vers la fenêtre. Elle pensait toujours à son « crime ». Elle cherchait désespérément une issue à son chagrin. Elle voulut parler au pasteur, mais craignant son maître, elle se ravisa. Elle n'avait pas de connaissances au village. Elle réfléchit encore plusieurs heures ainsi et décida finalement de se rendre chez le médecin.

Le chemin était long : il n'y a toujours eu qu'un seul pont dans ce village et il obligeait à faire un détour. C'est pourquoi on a toujours passé la rivière à cet endroit peu profond, vers la cure, où l'on peut poser le pied sur des cailloux qui sortent de l'eau. C'est ce chemin que Mathilde avait choisi par habitude.

Elle se rendit sans trop de peine jusqu'à la rivière et commença à la franchir. Elle pose un pied sur le premier caillou. Elle pose l'autre pied sur le deuxième caillou. Elle continue ainsi jusqu'à la moitié de la largeur. Les pierres sont glissantes. C'est qu'à cette heure tardive, la rivière avait commencé à se figer. Soudain, elle sent son pied quitter le caillou. Elle sent l'eau remplir sa chaussure. Le second pied ne met pas longtemps avant de rejoindre le premier. La Sarine remplit la seconde chaussure. Mathilde voit le caillou se rapprocher de plus en plus vite de son visage. C'était un de ces cailloux tranchants qui devait servir de couteau dans les temps anciens. La Sarine avait décidé de faire d'elle sa proie : Mathilde n'avait plus aucune chance. Elle entendit un bruit sourd. Une atroce douleur lui venait. Elle sentait l'eau lui recouvrir le visage. Elle ne voyait plus. Plusieurs cailloux la heurtèrent.

Elle vit à nouveau. Les cailloux la heurtaient toujours. Elle voyait la lune qui ricanait avec un sourire perfide. Elle ne vit plus. Les cailloux viennent à nouveau se frotter à elle. Elle voit des étoiles. Cette fois c'est un bout de ferraille qui la heurte. Elle voit des spirales d'étoiles. Elle ne sent plus rien. Les spirales d'étoiles l'attirent vers l'infini.

Le lendemain, le pasteur la chercha désespérément. Les villageois l'aidèrent. Ce n'est qu'en fin d'après-midi qu'on retrouva un corps deux villages plus loin. On est allé vérifier : c'était bien elle. On rapporta son corps et on l'enterra le mardi qui vint.

L'enterrement fut assez semblable à celui de Berthollet, à la différence que ce décès bouleversa profondément le pasteur. Il se rendit compte que derrière sa maladresse il avait condamné deux personnes à la mort. Il se rendit compte qu'être pasteur signifie aller vers les gens, quelle que soit leur humeur, aller en particulier vers ceux qui ont de la peine et les consoler pour leur faire apprécier la vie telle qu'ils la reçoivent.

A partir de ce moment-là, il aurait peut-être fait un bon pasteur. Seulement voilà qu'il n'avait personne à qui se confier. Et de par sa timidité, il n'osa point aller demander de l'aide au pasteur d'à côté. Se sentant responsable des deux décès et se découvrant avoir été si mauvais pasteur et pensant toujours l'être, il s'en alla, la nuit, sur les traces de Berthollet.

Il fallut organiser l'enterrement. Mais pour ça, on a besoin d'un pasteur. D'ordinaire on aurait dû aller en chercher un dans les communes avoisinantes. Mais dans notre village, on est pourvu d'un pasteur de remplacement : Jacques avait fait toutes les études pour, mais, vers la fin de sa formation, on avait construit le barrage de la Maigrauge quelques kilomètres en amont et il s'était pris de passion pour cet édifice moderne. C'est pourquoi il vivait dans la petite hutte à côté du barrage avec sa famille et s'occupait d'ouvrir et de fermer les vannes en fonction des besoins en électricité de la région.

On alla le quêter. La montée était longue, surtout dans la neige. Heureusement qu'on avait pris ses raquettes. Ce devait être une belle journée, mais le brouillard était là

à son aise, tout le long du chemin. C'était comme quand on regarde à travers une vitre embuée. Au bout d'une demi-journée, on est enfin parvenu en haut. Au-dessus du brouillard, comme il faisait chaud, la neige et les glaciers fondaient. Ils alimentaient en eau le lac de Pérolles, que le barrage de la Maigrauge fermait. Jacques l'avait prévu. Il avait ouvert les vannes pour empêcher que le niveau d'eau ne monte trop. Mais la Sarine prenait de l'avance car elle avait mis un tronc contre la vanne, bloquant le mécanisme. Le niveau d'eau montait et le brouillard, allié de la Sarine, le cachait d'une main experte.

N'ayant pas vu l'eau monter, Jacques descendit au village, laissant sa famille s'occuper de la gestion du barrage. A ski, la descente est bien plus rapide et Jacques put prendre le rôle de pasteur pour l'enterrement du lendemain.

Le temps n'avait pas changé, avec ce brouillard qui s'agrippait fermement à la Sarine. Cela continuait à fondre, tout en haut. Le lac du barrage se remplissait et l'eau s'écoulait maintenant par l'entonnoir situé en haut du barrage pour éviter qu'il ne déborde. Le barrage étant rempli au maximum, le mur dut résister à beaucoup de pression. Il a alors suffi que le soleil – qui s'en est aussi mêlé – fasse tomber un bloc de glace sur le mur pour que celui-ci se fende. La Sarine y faufila de petits doigts habiles et se fit de la place. Suffisamment de place pour que le barrage entier s'effondre. Libérée d'un lit trop étroit pour ses bras puissants, la Sarine, se vengeant de plusieurs années d'esclavage, détruisit implacablement le village de son géolier.

On avait voulu construire « le premier barrage en béton d'Europe », pour mener la course à la modernité. On l'a payé de nos vies. Depuis ce jour là, nul n'a plus jamais osé porter atteinte à la Sarine.

Marc Ependa

Gymnase de Burier

Il y a parfois de ces sentiments de remords qui envahissent l'homme, un mélange de honte et de regret qui ne cesse de tourmenter le cœur.

C'est précisément ce que ressentait Augustin. Il ne parvenait pas à oublier les hurlements du chien dans sa chute. Il entendait encore le corps frêle de la bête rebondir sur les blocs de pierres. Il savait alors tous les hommes assis devant le chalet et sentait leurs regards le transpercer. C'est pourquoi il avait ri après avoir précipité la bête dans la baume. Le petit berger avait voulu se montrer impassible face à la mort du chien. Il le regrettait maintenant.

Le lendemain matin, personne ne mentionna Mousse ; on cherchait à l'oublier. Mais quelqu'un demanda :

– Vous êtes sûrs qu'il est mort ?

– Pour sûr ! Personne ne survit au trou.

On n'en parla plus de tout l'après-midi, mais chacun se demandait si le chien avait pu survivre. Lentement, le doute s'installa. Il peut tout de même bien agoniser un jour ou deux, va savoir. Les ragots portaient de moins en moins sur le chien et on finit par l'oublier.

Le soir venu, Augustin alla au trou et regarda longuement dans l'obscurité avec l'espoir de pouvoir y distinguer quelque chose. Il ne vit rien. Il crut entendre un râle étouffé, mais pensa que c'était son imagination. Il n'osa appeler Mousse de peur d'être entendu des autres bergers. Peut-être a-t-il pu s'abreuver dans un de ces ruisseaux que l'on trouve dans les crevasses, pensait Augustin. Soudain, un bruit presque inaudible le tira de sa rêverie : une sorte de frottement contre de la pierre. Le petit berger tendit l'oreille, mais ne parvint à entendre que le battement effréné de son cœur. Il y avait de l'espoir ! Il trouva dans sa besace des morceaux de pain qu'il destinait à son déjeuner du lendemain et les lança dans la baume. Augustin savait que s'il se faisait prendre, les hommes se fâcheraient fort, et qui sait jusqu'où ils pourraient en venir. Après avoir jeté tout ce qu'il avait, il prit le chemin du retour, veillant à ne pas se faire voir. L'air était lourd. De gros nuages noirs et menaçants cachaient la lune. On ne voyait pas à deux mètres devant soi. Il y avait comme des mouvements dans les

fouffés, comme des ombres mystérieuses qui se mouvaient dans l'obscurité. On entendait le vacarme des grillons. Même la nature s'agitait, comme si elle pressentait un danger.

Le lendemain matin, les bergers découvrirent des cadavres dans l'enclos des bêtes ; huit moutons gisaient, baignant dans leur sang, et trois autres avaient disparu. Les autres s'assemblaient autour des cadavres. Le sol boueux était couvert de traces de lutte. L'un des bergers demanda :

– Quelle créature peut faire une chose pareille ?

Un autre se pencha pour examiner le sol.

– On dirait des pattes de loup.

– De loup ? ! On n'en a jamais vu par ici. Il faut remonter au nord pour en trouver.

– Peut-être des chiens errants, dit un autre.

Dans la boue, on pouvait voir des traces qui s'éloignaient pour sortir de l'enclos par une brèche. Les bergers suivirent les empreintes en silence ; elles les menèrent jusqu'au trou où l'on avait jeté Mousse. Les bergers tressaillirent. L'un d'eux s'écria :

– Malheur à nous, il est venu se venger ! Je vous avais dit de lui coller une balle !

– Ce n'est pas possible, rétorqua un autre : seule une créature du diable pourrait survivre et venir nous tourmenter de la sorte.

Tous étaient plongés dans l'effroi et l'on se demandait pourquoi cette malédiction survenait ainsi. L'histoire du chien maudit se répandit très vite : c'était comme si les vieilles histoires que l'on racontait pour se tenir éveillé devenaient réelles. A la crainte se mêlait de l'excitation car tous voulaient secrètement apercevoir cette bête qui, dans la bouche des hommes, devenait au fil des jours de plus en plus monstrueuse.

La nuit même, les clôtures avaient été solidifiées et on avait élevé de hauts grillages. On dépêcha un prêtre qui arriva le lendemain, en milieu d'après-midi. Le prêtre était arrivé avec des huiles afin de purifier les lieux. Quelques habitants des villages voisins étaient venus assister à la cérémonie, tout en craignant de voir l'animal surgir de la crevasse. Ils étaient rassemblés autour du trou et le prêtre s'agitait en faisant de grands gestes, comme s'il luttait contre quelque démon

réfugié dans les profondeurs de la terre. Cela dura une dizaine de minutes, puis le prêtre annonça qu'il en avait fini et qu'aucune créature ne viendrait plus de ce trou. On s'en alla presque déçu, mais tout de même rassuré que le démon ait été vaincu, car onze moutons, c'était déjà beaucoup.

Augustin revint plus tard près de la crevasse, lorsque personne n'y était plus. Il s'assit sur une pierre. Il était bouleversé : était-ce lui qui avait attiré tous ces malheurs en nourrissant le chien qu'il avait cru encore en vie ? Tant pis, se dit-il, ils l'ont bien mérité. Plus personne ne faisait attention à ce chien. Ce sont eux qui l'ont tué... oui ce sont eux, ce n'est pas moi. Il voulut jeter d'autres morceaux de pain dans le trou, mais se dit que l'animal avait bien assez à manger avec tous les moutons qu'il avait capturés. Le petit berger s'était attaché à Mousse quand il était encore en vie, et maintenant il était fasciné par ce qu'il était devenu. Il voulait le voir : le chien le reconnaîtrait sûrement et ne lui ferait aucun mal. Il pourrait ensuite lui rendre visite autant de fois qu'il le voudrait. Augustin était attiré par cet animal qui avait été jadis un bon compagnon et il comptait bien pouvoir le voir et le toucher à nouveau. Il savait déjà comment il procéderait pour descendre dans le trou et comptait bien sur l'aide de l'animal pour pouvoir remonter en temps voulu. Ce qu'Augustin ignorait, c'est que le monde des humains n'a aucune emprise sur les éléments extraordinaires. Vouloir trouver ce chien était chose folle. Mais il était aveuglé et ne savait pas ce qui l'attendait. Le lendemain, le petit berger alla prendre une corde et de la nourriture avant de descendre au fond du trou.

Les jours s'écoulèrent, puis des mois. La disparition du petit berger ne fit que confirmer les craintes de certains : Mousse se vengeait.

On n'entendit plus parler d'Augustin, mais l'on raconte que certains soirs, une sorte de chien-loup à tête de dragon monté par un garçon enlève des hommes dans la montagne. Des battues furent organisées, mais du bétail continuait de disparaître. Puis, peu à peu, on oublia la légende de Mousse : personne ne connaissait plus la raison de ce tribut, qui continuait à être prélevé année après année.

«*Le retour de Chrétien*» (1908) – *Chrétien, sonneur de cloches dans un village valaisan, a fait de la prison suite à une affaire de fausse signature. De retour chez lui, il découvre que son fils vient de mourir et que sa femme est enceinte d'un autre homme. Dénouement: Chrétien, comme fou, se précipite dans le clocher pour y sonner les cloches.*

Elodie Anglade Gymnase d'Yverdon

C'est Chrétien qui est revenu. Les jours passant, on continuait à entendre, toujours à l'heure, les huit cloches du carillon sonner. On entendait aussi murmurer dans les rues que Chrétien ne parlait presque plus. On pensait que c'était à cause de la mort du petit.

L'enfant est enterré. Louise donne tout son cœur à essayer de faire sortir quelque parole de la bouche de Chrétien, en vain. Elle a peur, elle a tellement peur! Elle se sent devenir folle, elle essaie encore, chaque seconde elle essaie: «Chrétien, je t'en prie, pardonne-moi! J'ai péché. Je le promets: je serai à présent une épouse exemplaire! Pardonne-moi!» Chrétien reste pourtant muet. Louise pleure, Louise gémit, Louise s'exaspère. Elle ne prend plus goût à rien, elle ne mange presque plus, elle ne dort plus, elle se néglige. Elle fait des cauchemars.

Les voisins sont venus tour à tour déposer des paniers de légumes, des corbeilles de fruits et des gâteaux devant la porte. Les plus attentionnés lui ont peut-être même écrit une carte. Ils seraient bien entrés, auraient volontiers passé du temps en sa compagnie, mais personne ne serait venu leur ouvrir et ils n'ont pas le courage d'entrer. Louise fait pitié à voir.

Et puis, les uns après les autres, ils se sont lassés. Ils ne sont plus venus. On se demande dans quel état est Louise, mais on ne se donne plus la peine d'aller voir.

On entend toujours les cloches, on se dit alors qu'au moins, Chrétien ne se laisse pas dépérir.

Le bruit court que Louise est tombée malade. Elle aurait la peau encore plus pâle qu'avant. Elle serait si maigre qu'elle n'aurait plus de force. Chrétien reste impassible.

*

Louise est morte. Personne n'a fait de commentaires. On s'est juste contenté de se rendre à l'église, en ce dimanche de fin d'automne.

Les parapluies sont écrasés sous une cascade de pluie et les visages cachés sous les parapluies. On pourrait penser qu'on est triste, comme on pourrait croire qu'on s'en veut. Ou peut-être qu'on ne sait tout simplement que penser.

On cherchait Chrétien, pour prendre de ses nouvelles, pour lui transmettre ses condoléances. On le cherchait chez lui, on le cherchait à l'église. On le cherchait au cimetière, au café. On le chercha partout. On ne le trouvait pas souvent, mais on l'entendait: il sonnait les cloches.

Puis un jour les cloches sonnèrent un peu différemment de la veille, mais personne ne fut capable de dire en quoi. Alors quelques villageois curieux se rendirent à l'église. La porte était fermée à clé; ils n'insistèrent pas. Le jour d'après, les cloches à nouveau sonnèrent différemment du jour d'avant. Le médecin du village conseille de rester patient, car Chrétien n'est sans doute simplement pas dans son meilleur état. Au fur et à mesure des jours, le son des cloches s'atténue. On commence aussi à dire que les cloches sonnent faux, que le son est devenu plus aigu, voire plus grave, ou alors que le rythme est différent.

Un fermier qu'on nomme Mathieu, connu pour son fort tempérament, décida que ça ne pouvait plus durer, bon sang! Avec trois hommes de forte corpulence, il se dirigea vers l'église. On va enfoncer la porte, disent-ils. Un bruit très aigu retentit; ils s'immobilisent.

Ce n'est pas un bruit: c'est une mélodie. Les notes semblent buter les unes sur les autres, elles se bousculent entre elles, elles se cherchent sans se trouver. Mathieu a vite repris ses esprits. Allez les gars, c'est bien étrange, il y a quelque chose qui cloche, dit-il sans penser, Chrétien ne joue pas comme ça! On entre! Ils acquiescent et en l'espace d'une minute la porte est défoncée.

La mélodie s'est stoppée. On n'entend plus que son faible résonnement. D'un pas

pressé, les hommes se rendent au carillon. Aussi courageux qu'ils puissent être, la vue qui s'offre à eux les fait tressaillir au plus profond d'eux-mêmes: d'une des cloches dépasse un corps tremblant sous les résonances.

On s'avance, puis on recule: on a peur de découvrir le visage enfoui dans l'instrument. On s'avance à nouveau, encore, toujours plus près. Puis on le voit. Chrétien, suspendu à sa cloche, pendu, les yeux perdus, vidés.

*

Il fut enterré dans la semaine. Il plut des cordes, dit Mathieu sans penser, à nouveau. On se remémora la pauvre Louise et son pauvre petit. Pauvre Chrétien. On ne fit pas beaucoup de commentaires. On entendit tout de même certains marmonner que c'est une bien triste histoire, qu'on ne comprendra jamais vraiment ce qui s'est passé dans sa tête, que ce sont des choses qui peuvent arriver, qu'il y a des fous partout. Personne ne fut assez audacieux pour oser sonner les cloches ce jour-là. Personne du village en fait n'osa plus sonner les cloches. On fit venir un sonneur de la plaine.

Redécouvrez les dénouements originaux des quatre nouvelles de Ramuz (publiées dans *Nouvelles et morceaux*, 2-3, *Œuvres complètes*, VI-VII, Genève, Slatkine, 2006-2007), en téléchargement libre sur le site web du Centre de recherches sur les lettres romandes (www.unil.ch/crlr).



Ecrire
en Suisse romande
un siècle après
Ramuz

Bien qu'organiquement vaudois par son goût pour l'Epesses et le Lausanne Sport, mon père n'est pas ramuzien. Il n'est pas ramuzien car il n'est pas lecteur, et l'eût-il été, Ramuz l'aurait sans doute barbé car mon père est un Vaudois entreprenant qui eût préféré au récit lent des gens l'autobiographie d'un grand homme comme Bernard Tapie.

Ma mère, quant à elle, dévora quantité de livres, clandestinement éclairée par une lampe de poche sous le tipi de la couette. *Les Malheurs de Sophie*, Pearl Buck et tout Zola eurent très vite sa préférence. Et lorsqu'elle découvrit Proust, ce fut comme l'accession au plus haut sommet du monde. Un monument indépassable. Une fois gravi, restait à le gravir à nouveau. Si bien qu'engagée dans la relecture de *La Recherche* (sans doute l'œuvre d'une vie) elle manqua le style radieux rugueux de Ramuz.

Ni la Belgique où nous séjournâmes jusqu'à mes dix ans, ni le Gymnase à Nyon (où les écrivains français avaient les faveurs de notre professeur), ni la sociologie à l'Université de Genève (trop soucieuse de scientificité pour s'ouvrir aux précurseurs) ne facilitèrent ma rencontre avec l'auteur. Mais les choses changèrent lorsque je partis à Paris pour des études littéraires. C'est paradoxalement à Paris, au milieu de mes cousins de langue, parmi les liaisons et les accentuations d'un français plus châtié, que j'ai découvert la voix et la situation de Ramuz: «Et j'étais amusé, mais inquiet, et en même temps curieux et triste, et dépatré, mais tout le temps repaysé», écrit ce dernier dans *Paris (notes d'un Vaudois)*, paru en 1938.

Maxime Maillard: «*Ramuz représenta d'abord cette clairvoyance dans l'analyse, cette conscience aiguë et pionnière des enjeux de la littérature-monde.*»

Cette situation est celle d'un «petit Vaudois» qui, entre 1904 et 1914, habite, flâne, dîne, dort et publie (son premier roman, *Aline*, en 1905) dans ce centre de culture et d'histoire où se font et se défont les valeurs littéraires. Paris «est à la fois très proche de [lui] et très lointain». Charles Ferdinand s'y sent comme un faux étranger, l'incarnation d'un exotisme de pacotille, insuffisamment voyant pour susciter la curiosité, trop peu semblable pour devenir un écrivain français. Dans ce livre où l'observation des rues (et de leurs fameux «ruisseaux») se mêle à l'analyse de «cette quantité de petites différences» qui séparent l'auteur de ceux qui l'entourent, Paris apparaît à la fois comme «la révélation soudaine des mille possibilités de la vie» et comme le signe d'une impossible assimilation.

Cette expérience ambivalente où l'éveil côtoie l'échec, l'exaltation l'amertume, constitue paradoxalement la rampe de lancement de l'écrivain suisse romand. Car sans ce Paris de vitesses, d'usages et d'épanchements, d'urinoirs à l'air libre et de baisers publics, sans ces va-et-vient entre la «civilisation» de Paris, son français «classique» et la «nature» d'Outre-Rhône, Ramuz ne serait sans doute pas devenu cet artisan du langage parlé écrit que l'on sait. Il y avait là une forme de combat où il puisa sa force. Force de convertir ce déficit de ressemblance en affirmation de soi, en

plus-value littéraire. Parti pour préparer, à la Sorbonne, un doctorat sur le poète romantique Maurice Guérin, Ramuz rentre dix ans plus tard et fonde avec ses amis Paul Budry et Edmond Gilliard la revue des *Cahiers vaudois*. Dans le manifeste qu'il rédige pour le premier numéro

(intitulé *Raison d'être*), la matière vécue de ce qui deviendra vingt-quatre ans plus tard, *Pari (notes d'un Vaudois)*, est déjà là, condensée tel un adjuvant à la défense d'une langue à soi pétrie dans l'extrême particulier, et ouverte «au vivant pour le plus grand nombre». Un vœu d'universalité que les deux volumes de «La Pléiade» ont concrétisé il y a bientôt dix ans.

Pour le petit Vaudois à Paris que je fus, Ramuz représenta d'abord cette clairvoyance dans l'analyse, cette conscience aiguë et pionnière des enjeux de la littérature-monde. Son souci de l'expression, sa lucidité quant aux déterminants sociologiques de la langue littéraire, dont la *Lettre à Bernard Grasset* (1929) constitue un autre exemple remarquable, m'ont permis de comprendre que le style s'acquiert dans les remous de l'expérience, quelque part entre l'adhésion et le rejet. Là où se situe Paris pour Ramuz.

Entre modèle et anti-modèle, voici ce que ces dix années d'assimilation ratée dans le temple du «bon français» chuchotèrent à l'oreille du poète tandis qu'il s'en retournait à son sol natal: «Utiliser ce qu'on a d'abord, et utiliser ce qu'on est, et avec des moyens à soi, c'est le conseil que me donnait Paris, au moment même où je le quittais.»

Il fallait le lire. Il n'était pas au programme mais c'était un devoir moral. Un professeur de français au phrasé théâtral avait ainsi décrété: «Il n'y a que deux auteurs suisses qu'il vous faut absolument lire: Ramuz et Rousseau... Non, éventuellement un troisième... Une troisième: Corinna Bille.» La messe était dite. Ramuz et Rousseau. Pas de place pour les Bouvier, Cendrars, Jaccottet ou Catherine Colomb. Pas de place non plus pour ceux qui publiaient leurs premières œuvres, à l'heure où j'avais quinze ans et écoutais avec avidité le tranchant de mon professeur. Nous entrions au Collège, nous étions l'élite, il fallait lire Ramuz. C'est sous forme de grosses photocopies mal calibrées que ce champion littéraire apparemment indétrônable est apparu.

J'en garde un souvenir imprécis et dubitatif. La montagne, des ruelles de villages paysans, des histoires qui étaient censées «restituer remarquablement la réalité d'une époque». Mais cette réalité me semblait passée et sans aucun lien avec mon présent. J'étais jeune, et habituée à ce que les classiques me décrivent un

monde lacunaire, qu'une connaissance d'un autre temps était censée compléter. Quant au goût de l'analyse et de la belle écriture, il est sans doute semblable à celui des saveurs, se développant avec le temps et la pratique. Mon palais n'y était pas encore préparé.

Aude Seigne:
«*Nous entrions au Collège,
nous étions l'élite,
il fallait lire
Ramuz...*»

Alors pourquoi ne pas l'avoir relu, plus tard, plus mûre, pourquoi ne pas avoir confronté ce souvenir à un regard plus aguerré? Peut-être pour les raisons qui font qu'on hésite aussi à revoir un film aimé ou un vieil ami: par peur de la déception, peur de changer d'avis ou de constater qu'on a changé tout court. Au fond relire un grand maître qui a laissé indifférent ou un chef-d'œuvre une seule fois parcouru revient à se confronter soi-même tout autant qu'à réinterroger l'auteur.

Si je n'aime pas particulièrement Ramuz aujourd'hui, j'ai pour excuse d'avoir eu quinze ans en le lisant. Si ma lecture d'aujourd'hui confirmait cette impression, il faudrait que je m'explique davantage ce manque d'allégeance.

le persil journal le persil

J'ai grandi au village. J'ai skié, grimpé, marché. Mais ce n'était pas moi. Une greffe qui ne prenait pas. Je n'aime pas la montagne, elle m'écrase de ses sommets, de sa neige exploitée jusqu'à l'écoeurement. Je n'aime pas le village, sa mentalité de clocher qui vous pousse dans le rang et ses commérages qui vous laissent démunis, presque nus. C'est la ville que j'aime, son anonymat, la liberté et la solitude qu'elle offre. J'aime les trams bondés de langues du monde entier, les petits magasins douteux ouverts toute la nuit, les putes des Pâquis qui vous font rigoler pour ne pas pleurer, les théâtres qui vous retournent la tête en deux petites heures. J'aime les hipsters, les milliardaires et les mendiants. Non, je ne me reconnais pas dans les thèmes de Ramuz. Et pourtant... je l'ai lu. Seulement un peu et sur le tard, mais tout de même, lu. *Aline* d'abord. Dans mes carnets de lecture, j'ai noté, simple et beau. Puis *Derborence*, là, j'ai griffonné une écriture pure et belle. Des personnages puissants. Pour quelqu'un qui est censé me déplaire, ce n'est pas si mal... N'enjolivons pas, j'ai également relevé que ses descriptions

Lolvé Tillmanns :
« Ramuz n'a pas écrit sur la montagne, les villages et les vigneronns, il a écrit sur son environnement, sur son monde, sur sa Suisse. »

du paysage m'ennuyaient ferme. Que la montagne est belle et sauvage, vous l'aurez compris, non merci, pas pour moi. Mais les personnages de Ramuz, ses personnages m'ont parlé. Parce que justement, il ne les embellit pas, comme le ferait le citadin nostalgique d'une campagne idéale qui n'a jamais existé. Ramuz montre le paysan comme un homme, ni plus ni moins, tantôt généreux, tantôt faible, tantôt cruel. Ramuz n'a pas écrit sur la montagne, les villages et les vigneronns, il a écrit sur son environnement, sur son monde, sur sa Suisse. Et il ne l'a pas fait parce qu'il aimait les paysages helvétiques, en tout cas pas seulement. Il l'a fait pour toucher à l'universel, gratter dans les âmes, les cœurs et les ventres. Et en ça, j'aimerais me reconnaître. Ecrire son monde pour mieux comprendre l'Homme et sa société, n'est-ce pas la tâche, la fonction de tout écrivain, voire de tout artiste? Et puis il y a le style. Le style qui correspond fort bien à l'image que je me fais de la Suisse : modeste, sans complication, sans grande phrase à la parisienne. Et pourtant innovant, travaillé, un « mal-écrire » moderne, littéraire. Que j'aimerais me reconnaître également dans ce travail!

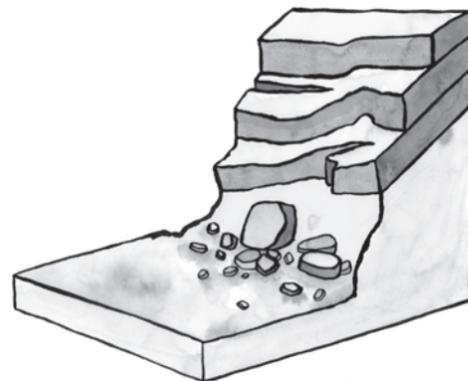
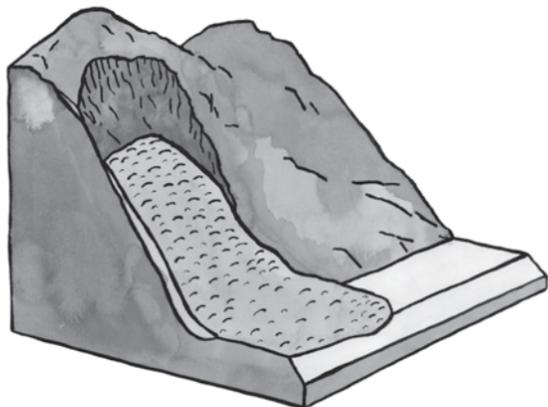
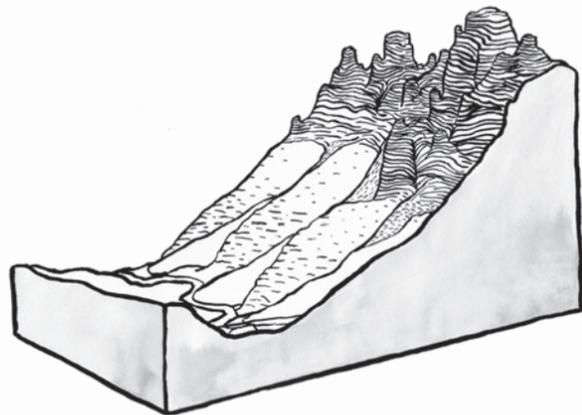
Avant même de les lire, j'avais décidé, enfant, de trier par ordre alphabétique les livres de la bibliothèque de mes parents. Il y en avait près de quatre cents (ce qui, je l'ai appris entretemps, n'est pas un nombre aussi ahurissant que je le croyais alors). Je lisais depuis longtemps – les livres que l'on m'offrait, ceux que j'empruntais à la section jeunesse de la bibliothèque municipale, place Chauderon – mais il m'a semblé un jour que je n'aurais rien lu tant que je n'aurais pas fait le tour de ce que lisaient les adultes, c'est-à-dire mes parents. Par esprit d'inventaire, et pour apprivoiser l'ampleur de la tâche, j'ai donc vidé les rayons, réparti les quatre cents volumes sur toute la longueur du corridor, avant de les replacer, méthodiquement, d'Asimov à Zola. Alors, j'ai entrepris mon éducation. Ma mère sortait de sa période Pierre Bellemare et je me revois, horrifié, tourner les pages des *Grands Crimes de l'Histoire* et de *C'est arrivé un jour* (volume 2). Happé par une autre forme de jubilation terrorisée – cet inquiétant masque noir sur fond jaune en couverture –, j'ai englouti les Agatha Christie qui passionnaient mon père. Mary Higgins Clark occupait tout un rayon (huitante centimètres), mais je lui préférais des valeurs sûres, Hitchcock ou Stephen King. Mon approche systématique s'est effondrée lorsque d'autres bouquins ont réapparu (sous les tables de nuit de mes parents, dans l'armoire du chalet). J'ai laissé tomber l'ordre alphabétique et j'y suis allé aux titres.

L'un d'eux m'a arrêté, que j'ai classé mentalement dans la série des polars et thrillers qui m'avaient occupé jusqu'ici – d'autant qu'il était frappé lui aussi, comme une écrasante majorité des ouvrages dans la bibliothèque de mes parents, du sigle ovale qui distinguait la collection « Le Livre de Poche ». Ce n'étaient pas, on me l'accordera, les meilleures dispositions pour aborder *La Grande Peur dans la montagne*, 185 pages brunies sous une couverture abstraite – barbelés noirs sur fond gris, des arbres en ombre chinoise, peut-être un cimetière. Assis sur le carrelage du corridor, j'ai calé à la fin du premier chapitre (les mains qui se levèrent, et celles qui ne se sont pas levées). Il était plus simple de se passionner pour *Voyage au centre de la terre*, *La Machine à explorer le temps* ou *Les Raisins de la colère*. Je suis quand même revenu à ce petit volume qui résistait. C'était écrit faux, je butais, mais en même temps ça m'intriguait, ça m'attachait par des ficelles incompréhensibles. J'avançais dans ce livre en soupirant d'impatience. Et puis j'ai dû pressentir quelque chose qui m'a

glacé d'une panique sourde, sans rapport avec les frissons des récits d'épouvante. J'ai feuilleté frénétiquement les premières pages. Ces mots, « Conseil général », dès la deuxième phrase; ce village sans chemin de fer; ces négociations au vin blanc: c'était obscène de vérité. Tournant le dos à Londres, aux routes de Californie ou aux volcans islandais, ce type parlait de mon monde, mon monde à moi. Indécemment, impitoyable, il me dépossédait et me coupait la parole. Je n'avais encore rien écrit, mais brutalement m'était retirée toute perspective d'écrire quoi que ce soit, puisque ce Ramuz avait tout rasé. Aucun autre

Bruno Pellegrino :
« Tournant le dos à Londres, aux routes de Californie ou aux volcans islandais, ce type parlait de mon monde, mon monde à moi. »

auteur de la bibliothèque de mes parents ne m'avait fait ça. Et les derniers mots – à propos de la montagne et ses volontés – ont achevé de m'enserrer d'une angoisse que je n'ai fait ensuite, longtemps, que travailler à dénouer, une phrase après l'autre.



Jérémie Gindre, série « Une Glissade », encre de Chine sur papier, 2012, courtoisie de la galerie Chert, Berlin.

Jérémie Gindre :

« Les chercheurs qui s'intéressent à la question du sublime en tant qu'émotion citent toujours comme exemple l'orage mais jamais l'avalanche ou l'éboulement. »

la montagne, deux titres parfaits pour aguicher le jeune en vacances. Leurs promesses d'angoisse et de lugubre ont été tenues, et j'en garde un souvenir impressionné. Ces livres ont compté pour ce qu'ils m'ont montré des Alpes : un paysage hanté, qui s'habite dangereusement et qui mérite d'être redouté. Tout récemment j'ai lu *Derborence*, un roman que j'avais en tête de lire depuis longtemps, pour m'être beaucoup intéressé aux éboulements. Il y a quelques années, j'avais réalisé une série de dessins basée sur les variations de cette forme, du glissement de terrain à l'éboulis en passant par la solifluxion. Je suivais à l'époque les recherches du Centre inter-facultaire en sciences affectives de l'Université de Genève, et

Au chalet les deux livres de Ramuz qui se trouvaient dans la bibliothèque, des vieux exemplaires d'occasion rangés là comme dans tout chalet valaisan qui se respecte. C'étaient *Si le soleil ne revenait pas* et *La Grande Peur* dans

j'étais étonné que les chercheurs qui s'intéressent à la question du sublime en tant qu'émotion citent toujours comme exemple l'orage, mais jamais l'avalanche ou l'éboulement, deux formes que je trouvais pourtant idéales pour décrire ce mélange d'effroi et de fascination. En lisant donc ce roman de façon doublement intéressée, c'est-à-dire en m'intéressant autant à la description du phénomène qu'au récit, j'ai été frappé par la multiplication des points de vue : cette façon qu'a eue Ramuz de capter le moment de l'éboulement vu des crêtes, vu de l'alpage, vu d'en face, vu des mayens, vu de la vallée. C'était vraiment une très bonne technique. Elle lui a permis d'étendre dans le temps du récit un événement radicalement bref, de décrire méthodiquement l'ampleur d'une catastrophe, de fausser sa durée en la convertissant en effets. C'est quelque chose que j'aime aussi faire dans mes histoires. Ce qui est très fort dans *Derborence* c'est que cette technique, devenue typique du cinéma, trouve un écho dans le style, dans cette façon qu'ont certaines phrases d'avancer de trois pas, de reculer de deux, de ravancer de trois, de reculer de deux, comme quand on déblaye la neige d'un chemin à la pelle. Ce qui arrive quand on lit des livres au chalet.

Anne-Sophie Subilia :

« Tu n'avais pas encore lu une seule ligne, mais déjà le terrain était investi – pour ne pas dire miné. Aurais-tu, en temps et lieu, le droit de te prononcer sur l'écrivain ? »

En ce temps-là, tu n'avais pas lu une seule ligne de lui. Il t'aurait pourtant suffi de tendre le bras, d'attraper un bouquin au hasard dans la bibliothèque familiale, une chance sur dix que ce soit un Ramuz... Mais tu en étais à tes lectures du *Club des Cinq*, et tu te satisfaisais très bien des anecdotes de ta grand-maman Odette sur celui qu'elle appelait affectueusement « Oncl' Charles ».

De fait, cet oncle et parrain était présent dans la maison familiale. Il pouvait surgir sous la forme d'un portrait peint (qui t'inquiétait à cause de la moustache carrée et de l'œil très fixe), d'une photographie en noir et blanc (autrement inquiétante), d'une dédicace : « A Odette pour quand elle aura 20 ans Noël 37 CFRAMUZ » dans un exemplaire de *Si le soleil...* qui te fut ensuite offert, pour tes propres vingt ans. Oncl' Charles occupait ainsi les lieux. Dire maintenant si c'était lui qui entra par effraction ou vous qui le convoquiez souvent... Quoi qu'il en soit, ta famille portait visiblement de l'admiration à ce monsieur mort qui avait beaucoup écrit.

Tu n'avais pas encore lu une seule ligne, mais déjà le terrain était investi – pour ne pas dire miné. Aurais-tu, en temps et lieu, le droit de te prononcer sur l'écrivain ? Aurais-tu la liberté de jugement ? Quand, au Gymnase, il a fallu ouvrir *Derborence* et entamer la première analyse de passage, les premiers commentaires, confuse, tu as trouvé très préférable que toute filiation soit tue – et tenté l'effort de savoir si ce bouquin te faisait de l'effet ou non. Ce « CF », tu aurais préféré parfois qu'il soit loin de toi, et le lire et le critiquer comme tu aurais lu, aimé et critiqué un Ponge, un Saint-John Perse, un Cohen à la même époque.

C'est peut-être quand tu t'es mise à lire des fragments de son journal que tu t'es fabriqué ta propre porte d'entrée ; en découvrant un

Ramuz moins solennel, qui doute, qui souffre, se réjouit, et qui note, le 18 janvier 1914 (il a 35 ans) : « Ce qui me manque le plus : la désinvolture. » Un Ramuz troublant, radical, à la fois extrêmement fragile et puissant, investi dans un travail monstrueux d'élucidation-crédation.

En même temps, tu fréquentais ses premiers personnages... les Jean-Luc, Joseph, Farinet... D'après taiseux. Des solitaires, jeunes et ténébreux (sûrement beaux), écrasés sous le poids de leur quête. Des marginaux poussés à aller chercher l'air là où il y en a le moins : en altitude. Malades d'absolu. Malades à force de ne pas pouvoir (ré-)concilier des mondes. D'infatigables errants. Des nerveux. Des fous. Des provocateurs. Des bornés implacables. Des terriens épris de liberté – et de beauté. Des oiseaux de braise, qui finissent par s'arracher à leur communauté, et dont l'idéalisme ne se fane pas. D'où le drame. D'où la mort qu'ils n'ont pas le choix de se donner.

Ces héros, tu les as aimés les uns après les autres. T'attachant à leur regard créateur. T'attachant aux rares paroles qui leur sortaient de la bouche, du haut d'un talus (ou plutôt : d'un à-pic), mais qui étaient le plus souvent dans leur tête : « Qu'est-ce qui est vrai ? Si c'était justement ce qui n'existe pas. Parce que ça ment, ce qui existe. [...] Et c'est petit ce qui existe se disait-il [le garçon savoyard] ; ça se répète tout le temps. Et puis ça ne dure pas, ça s'use. Est-ce qu'il y a des choses qui ne s'usent pas ?... » T'attachant à leur présence extrême – et minuscule – dans le grand paysage. Puis tu les regardais disparaître, ces silhouettes – que tu te figurais émaciées, chancelantes sur la fin... –, disparaître, mais te saisir.

Quentin Mouron : *« Je sais ce que je dois à Ramuz, non comme auteur, mais comme lecteur : la conscience de la taille d'un homme, de chaque homme, du plus infime d'entre eux. »*

Ramuz m'a toujours fait l'impression d'un auteur exigeant. Je ne suis capable de le lire que quelques jours par année – généralement au début du printemps ; mais, ces jours-là, je ne peux rien lire d'autre. Tout ce qui me tombe alors sous la main – bouquins, revues, journaux – me semble artificieux. Sans doute, le premier universitaire venu, même tâcheron, même besogneux, aura tôt fait de démontrer que l'apparente simplicité de la langue ramuzienne procède d'une soigneuse construction et, brouillons à l'appui, tancera vertement celui qui aura eu le sans-vergonne d'affirmer – quel contresens ! – que la prose du

Vaudois est sans façons, sans artifices. Mais les secrets d'atelier du poète n'appartiennent qu'à lui ; pour le lecteur que je suis, seul compte le résultat. Et malgré le fameux « les paysans ne parlaient pas comme ça » que l'on m'opposera peut-être, lorsque je lis Ramuz – lors

de ces fameux jours de printemps – je me retrouve au plus près d'Aline, au plus près de Jean-Luc ou du vieil homme noyé, tout contre eux – et leur odeur, et l'odeur du monde qu'ils habitent, et leurs tourments, et leur action dérisoire sur le monde qui les ploie. Il fallait l'hallucination de la prose célinienne – et les fameux « bourdonnements d'oreille » de son auteur – pour faire vivre l'Allemagne en feu ; il fallait la rythmique sourde et implacable de Ramuz pour incarner ces hommes et ces femmes de pas grand-chose, dont le drame intime, à huis clos, hors de l'histoire, forme néanmoins un univers. Sans doute faut-il de l'artifice pour faire parler ceux qui s'expriment hors du langage ; je n'en demeure pas moins, quelques jours par année, certains matins de printemps, ému, touché de plein fouet par la troublante présence de ses personnages ; peu importe que ceux-ci soient vraisemblables, il suffit qu'ils soient vrais. Je sais ce que je dois à Ramuz, non comme auteur, mais comme lecteur : la conscience de la taille d'un homme, de chaque homme, du plus infime d'entre eux. Je l'oublie parfois. Cela me revient au printemps.

le persil journal le persil

La Matu, le livre cantonal officiel pour toutes les classes, c'était *L'Amour du monde*. L'Université avait délégué deux représentants pour une conférence. Je me souviens d'une évocation d'un emploi bizarre des temps verbaux et leurs effets de sens parce qu'une remarque incidente d'un orateur – «si vos profs ne vous expliquent pas ça, on se demande bien ce qu'ils vous expliquent» – avait outré nos enseignants. Se voir imposer d'en haut un texte à faire lire (comme chaque année, d'ailleurs, mais il me semble que le choix de ce texte-ci faisait discussion), être convié à une leçon de linguistique et, finalement, souffrir une remarque touchant la pertinence et le contenu de leur enseignement – trop pour eux. Les profs grondaient. Rarement on les avait vus dans cet état. La pique avait dû faire rire un auditoire conquis par une modification d'horaire. Nous ne comprenions pas que Ramuz est un enjeu important. De toute façon, nous connaissions déjà. La faute d'*Aline* et celle de *Farinet*. Deux parfaits livres de profs, plutôt courts, pas trop difficiles et qui ajoutent un Suisse au compteur.

Mais mon histoire avec Ramuz commence avant cela. En 1996, j'ai douze-treize ans, et ma grand-mère m'offre *Le Gros Poisson du lac*

Ramuz? Une histoire d'arrière-plan, quand j'y repense.

A six ou sept ans, dans la chambre de l'un de mes grands frères, je lis à plat-ventre des bandes dessinées. Un livre rouge me fait de l'œil à côté de la caisse à phasmes. A cause de son titre, suis convaincu qu'il s'agit d'un livre chrétien – la maison en regorge – alors j'ignore *Jean-Luc persécuté* et j'attrape un nouveau *Buddy Longway*.

A dix ans, un après-midi dans le jardin, les parents rejouent le «Viens te mettre à côté de moi sur le banc devant la maison, femme...» Tout le monde rit sous la glycine.

A onze ans, pour Noël, je reçois un billet de deux cents. Nouvelle série: on me montre tous les hologrammes de sécurité. «Il n'y a que Burckhardt qui soit passé devant le canton de Vaud cette fois-ci, tu vois», me dit un oncle, fort ému. Je troque illico mon Ramuz à Manor pour du Tolkien et un couple de gerboises.

A douze ans, j'apprends assez fier que notre ancienne maman de jour a obtenu un rôle de figurante dans l'adaptation de *La Guerre dans le Haut-Pays*. On va la visiter. Elle nous attend en costume.

A quinze ans, je constate qu'il existe une avenue C.F. Ramuz. Je m'y rends, plusieurs fois, mais c'est pour jouer au basket contre Pully à Chamblandes.

A seize ans, je passe mon temps avec David à Bex dans la forêt du Montet. Il y a une cabane, des feux qu'on démarre au gasoil, des guitares et plusieurs filles non-gymnasiennes qu'on emmène à l'écart. Une nuit, nous explorons les entrées des anciennes mines de sel.

avec les dessins de Bertola. A La Joie de lire, je m'en souviens bien. Bonjour l'excitation... Ailleurs, je dirais «Ramuse» et je ne pense pas que ma grand-mère m'aurait précisément offert ce bouquin-là. C'est sûr que j'en aurais moins lu des Ramuz. Mais, par ici, il y en a toujours qui traînent, des vieux Mermod, des Rencontre, des Grasset isolés, plein. Ramuz est de toutes les bibliothèques, de tous les vide-greniers. D'où j'écris, là, sans chercher, j'en vois six ou sept. J'imagine facilement qu'on pourrait combler le lac avec les millions de ses pages imprimées et réimprimées.

Reste que, depuis *L'Amour du monde*, à chaque fois que je me trouve au bord d'un lac et que je vois au loin la petite barque d'un pêcheur je me dis – mais c'est inconscient: «Tiens, voilà Lugrin sur son bateau.» Ce personnage secondaire ne me quitte pas. C'est ce qui reste quand on oublie la moustache, La Muette, les billets de deux cents et les vestiges d'officialité, ce qui reste ce sont parfois des histoires, mais surtout ces figures qui hantent. Toute une onomastique.

Pareil, tout près de chez moi il y a un vieux cordonnier dans une vieille échoppe. Jamais je n'oserai y entrer. J'ai trop peur de Branchu.

Vincent Yersin: «*C'est ce qui reste quand on oublie la moustache, La Muette, les billets de deux cents et les vestiges d'officialité. Toute une onomastique.*»

Le lendemain, David me montre le Ramuz imprimé sur la salière: «Nous avons le blé, l'herbe, la vigne, mais surtout, nous avons le sel, sans quoi les autres mets deviennent insipides.» Il a l'air de trouver ça beau.

A vingt ans, je suis aux Pléiades et je lis dans *24 heures* que, dorénavant, Ramuz aussi. Je cours voir ce qu'en dit mon vieux voisin de vallon sur son blog.

A vingt et un ans, il y a une fille sur le siège arrière de mon scooter 50cm³ et nous passons devant la petite place Ramuz-Farinet, à Epresses. Avant Chardonne, nous ne nous arrêtons jamais.

Daniel Vuataz:
«*Ramuz, je le connais par cœur, même sans l'avoir lu. Un peu comme la Bible en somme: une histoire d'arrière-plan.*»

A vingt-deux ans, je joue de la clarinette dans un groupe de New-Orleans. Après un concert, le pasteur Jacques Ramuz (flippante ressemblance physique) nous convie chez lui, à Montreux. Comme je lui dis que je fais les lettres, il m'ouvre une armoire en verre remplie d'éditions originales. Tous les livres sont dédicacés, mais aucun ne semble avoir été lu.

A vingt-cinq ans, j'annote Cingria dans la maison des Cèdres. Je découvre des titres qui me donnent instantanément envie de

lire: *L'Eau de la dixième milliaire*, *Pendeloques alpestres*, *Florides helvètes*... Dans la même bâtisse travaillent les derniers ouvriers du «chantier Ramuz». On m'offre le *Journal*, je lis *Les Pénates d'argile* sur mon temps de travail. Juste au-dessus de ma poubelle, donc fixé très bas au mur, donc intentionnellement: le portrait où Ramuz fait ses yeux de corbeau. C'est dans cette pièce que j'entends sa voix, pour la première fois, sur vinyle. «Ça n'a pas très bien vieilli», me concède-t-on en se dépêchant de me montrer le nouveau logiciel CD-ROM qui permettra de comparer les versions des romans et les manuscrits.

Et aujourd'hui? Je viens de lire «L'homme perdu dans le brouillard» mais en bédé, je suis tombé sur la fin du téléfilm de *La Grande Peur dans la montagne* (avec Barbezat) et j'ai dû refilet mes places pour *l'Histoire du soldat* mise en scène par Omar Porras pour terminer l'index des noms propres de *l'Histoire de la littérature en Suisse romande* (oui, c'est Ramuz qui revient le plus souvent dans le livre, si vous voulez savoir).

Ramuz par la bande, Ramuz en produits dérivés, Ramuz en fond d'écran. «Que lira-t-on en l'an 2000? Plus guère que Barbusse, Paul Morand, Ramuz et moi-même, il me semble», adorent répéter les critiques en citant cette lettre de Céline du 20 avril 1949. Je n'ai lu ni Morand ni Barbusse. Céline, je fais semblant que oui. Ramuz, en revanche, je le connais par cœur, même sans l'avoir lu. Un peu comme la Bible en somme: une histoire d'arrière-plan.

200

du vignoble
appulait
Ky avait en



le persil journal le persil

Aline a été mon premier Ramuz. Sa couverture était blanc-crème, ses pages jaunies par les années; tout entier, il était imprégné du parfum des cigares que mon père fumait près de sa bibliothèque. Je devais avoir quinze ans et ce livre me paraissait ancien, l'histoire qu'il racontait plus encore. Elle sonnait juste pourtant, et cette pénétrante odeur lui conférait un charme suranné. C'est peut-être à cause d'elle que, dès le début, j'ai appréhendé Ramuz à partir des sens.

Ce que je découvrais, en lisant Ramuz, en lisant *Aline*, c'était l'art de forger les personnages dans le moule de leur paysage. Je m'étonnais de voir ces grands malheurs intimes s'enchaîner dans des vallées que j'imaginai à la fois étroites et fermées, tous ces soucis que l'écriture drue du Vaudois faisait décanter le long des sentiers qu'empruntait Aline amoureuse. Et puis j'étais surprise qu'un écrivain de ce temps-là s'intéresse à la solitude d'une jeune maman déchue comme Aline. Qu'il s'arrête sur son drame, somme toute ordinaire, celui d'avoir été mal aimée, d'avoir mis au monde toute seule un bébé malingre, alors que ceux des autres étaient ronds et sentaient le lait. Le garçon qu'elle aimait s'appelait Julien. Je me souviens de son nom sans avoir à le vérifier. Aline et Julien, le couple mal assorti du premier roman de Ramuz, ce petit livre blanc cassé que m'avait donné mon père, et dans lequel les malheurs de l'abandon se mesurent à l'échelle des sommets alpins.

Quand je pense à Ramuz, je pense à...

Burier, le grand professeur grands yeux bleus, la salle de classe et l'odeur de neuf, c'est 2006 ou 2007, classe 3M11, 6 garçons, 14 filles, on prend l'option relaxation pour le cours de gym, facebook n'existe pas encore, juste pas, la littérature est une matière brute, on apprend les siècles par cœur et c'est tout, la branche ne casse pas, on ne tire pas dessus, le tome 6 d'*Harry Potter* est sorti, Dumbeldore est mort, Elodie et Caroline font leur TM sur *Harry Potter*, le 7 sortira quand on aura fini le Gymnase, on sera à l'Université, est-ce qu'on a encore le droit de lire *Harry Potter* quand on est à l'Université, c'est le genre de questions que je me pose, à ce moment-là, devant notre classe gentille gentille le grand professeur grands yeux bleus parle de Versailles et de sa *Princesse de Clèves*, on écarquille les yeux, on note des mots à placer dans nos dissertations, je suis bonne élève, très sage, je ne fume pas dans le préau, je n'amène pas de space cake en classe pour mon anniversaire, je rends mes devoirs à l'heure, mais je ne lis pas *La Princesse de Clèves*, dix pages à peine, je lis *Tristan et Iseult*, oui, je lis Gérard de Nerval, je dis même que ça me passionne et que c'est beau la littérature, et que je vais étudier ça, plus tard, l'année prochaine, mais je ne lis pas *La Princesse de Clèves*, je ne feuillette même pas, c'est comme ça, je lis un livre d'André Comte-Sponville un jour, ça parle d'athéisme et de spiritualité quand même, j'ignore toujours pourquoi, comment, c'était spontané, un jour je dirai même que ça m'a donné envie d'étudier la philosophie, mais je ne dis plus ça, parce que j'ai fini par vraiment étudier la philosophie, hier, dans un bar de Montréal, on me parle de littérature romande (mais on

Plus tard, j'ai lu les Ramuz à intrigues, *Farinet* et *La Grande Peur*. Je les lisais, l'un après l'autre, pour le plaisir de voir la langue ouvragée de l'écrivain prendre les angoisses des paysans taiseux très au sérieux. L'auteur suppléait à leurs paroles, racontait et décrivait à leur place, reprenant leur langue et l'incorporant à la sienne, sélectionnant le mot ou la métaphore là où eux, justement, arrivaient à court. Parfois ses vallées s'ouvraient à un monde plus vaste: *La Beauté sur la terre*, ce roman dont le titre équivoque m'a toujours laissée songeuse, introduisait une Cubaine habituée aux horizons infinis des océans dans une petite communauté de La Côte. Le paysage d'origine agissait sur les personnages comme le révélateur d'une manière d'être au monde.

Charles Ferdinand. Ce nom appartient à un autre siècle, pas le dernier, celui d'avant encore. Ramuz, pour moi, c'est cette incroyable force d'évocation visuelle, une capacité de regard sur des gens que la littérature laissait de côté. Une façon limpide de mettre en place, en quelques mots, un paysage raide et anguleux, auquel les personnages adhèrent par la force de très anciennes traditions.

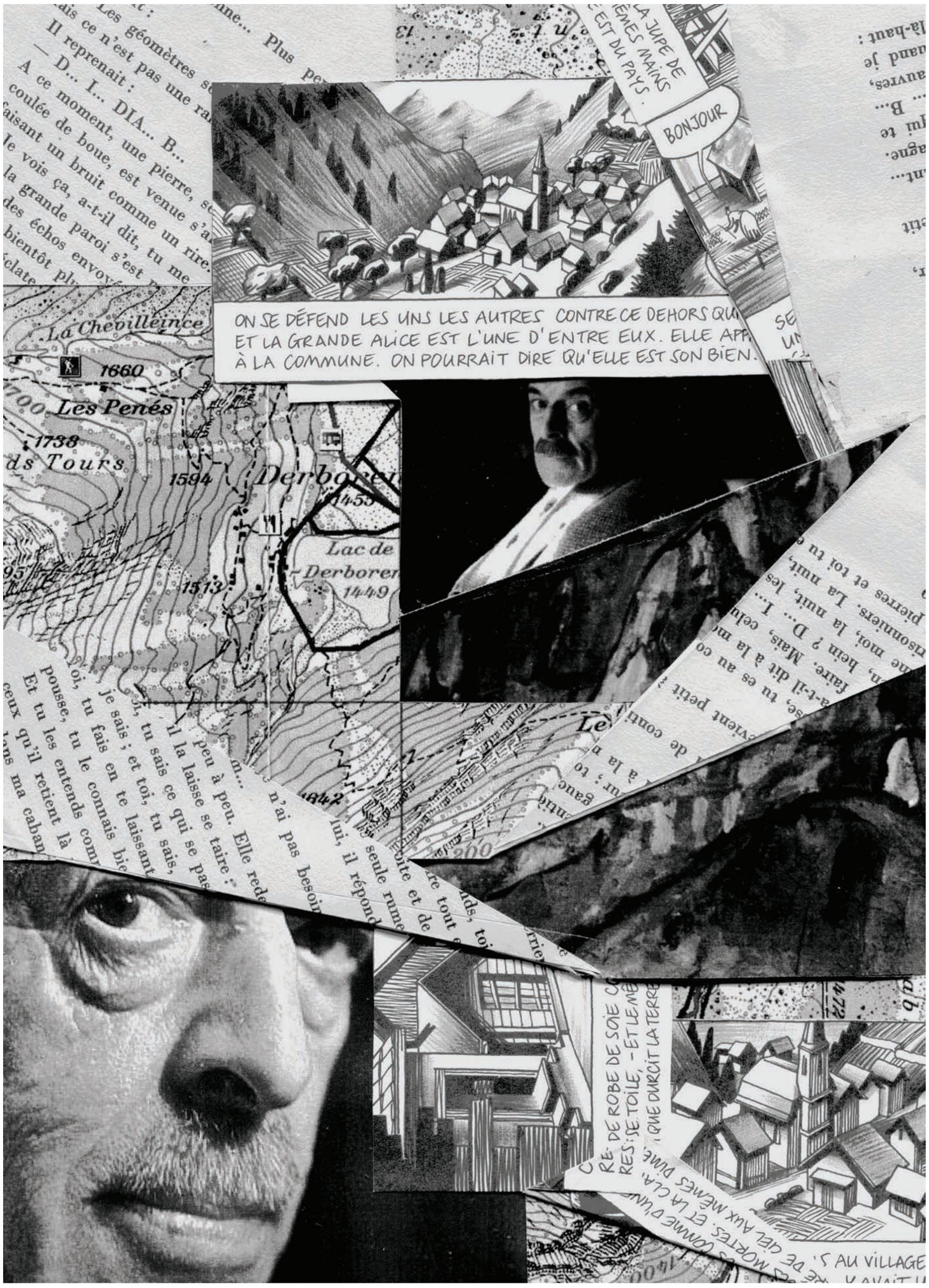
Elisabeth Jobin :
« *Ce que je découvrais, en lisant Ramuz, c'était l'art de forger les personnages dans le moule de leur paysage.* »

Noémi Schaub : « *Je parie que ça va parler de montagne, de paysans, d'obscurantisme et j'ai raison, j'ai tout prédit, mais je n'ai rien anticipé...* »

me dit littérature suisse, c'est moi qui dis littérature romande), on me demande des noms, on me cite Ramuz, je dis oui mais pas que, y a pas que, je dresse une liste, ah bon Bouvier était suisse, ah bon Cendrars était suisse, je dis d'autres noms, je nomme des vivants, mais tout se noie, parce qu'il y a trop de bruit dans le bar, parce que ma bouche est déjà pâteuse et que ces noms se sont de toute façon déjà noyés, on me demande si je me place dans la liste, je ris, je m'étouffe sur une poignée de chips, je lève mon verre, je retourne à Ramuz, je dis oui, certes, certes, il faut bien le dire, Ramuz est le premier, oui, mon premier auteur suisse, avant ça je ne savais pas que ça existait, la littérature suisse, c'était le Gymnase, un devoir de lecture individuel, pas le droit de prendre *Harry Potter*, ni Alessandro Baricco, le grand professeur grands yeux bleus nous donne une liste, il dit qu'il va falloir s'y tenir et oser partir à l'aventure, je vois *Le Règne de l'esprit malin*, je demande qui est Ramuz, il me dit que c'est un auteur suisse (dit-il romand?), je choisis Ramuz, je parie que ça va parler de montagne, de paysans, d'obscurantisme et j'ai raison, j'ai tout prédit, mais je n'ai rien anticipé, j'ai tout lu un soir d'hiver, je me suis emportée, j'ai dit wow, j'ai dit à tout le monde c'est fou Ramuz, t'sais, c'est fou, c'est violent, c'est malade, j'ai fait 6 à mon exposé, j'ai été trop contente de moi, j'ai rempli mon inscription en langue et littérature françaises et philosophie à l'Université de Neuchâtel, je me suis prédit un avenir brillant, mes grands-parents m'ont offert l'édition « Pléiade » de Ramuz pour mes dix-huit ans. Elle trône dans ma bibliothèque et je suis fière à chaque fois que je la croise du regard.

Je n'y ai toujours pas touché.

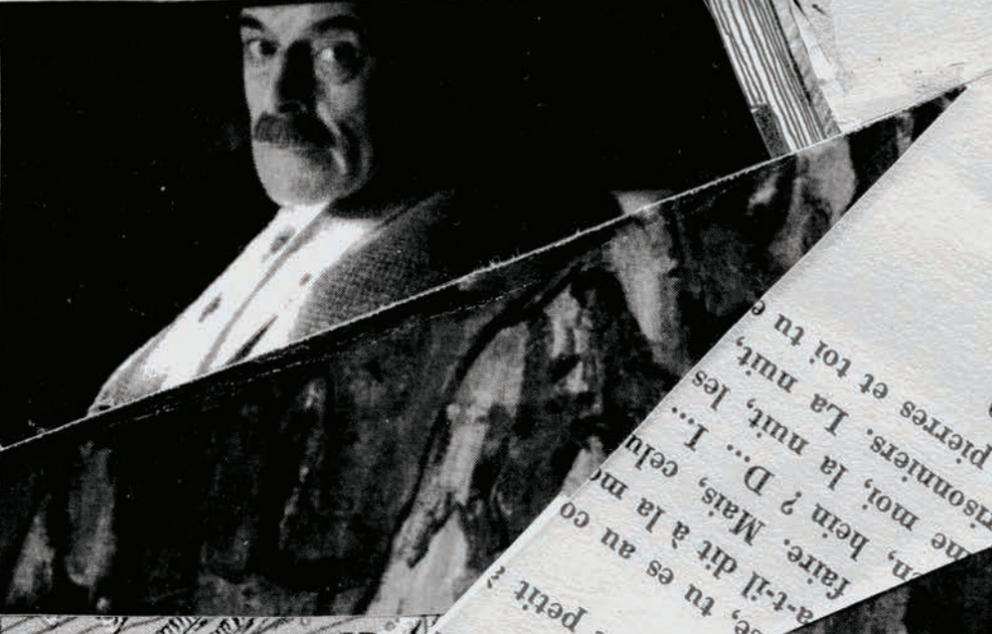
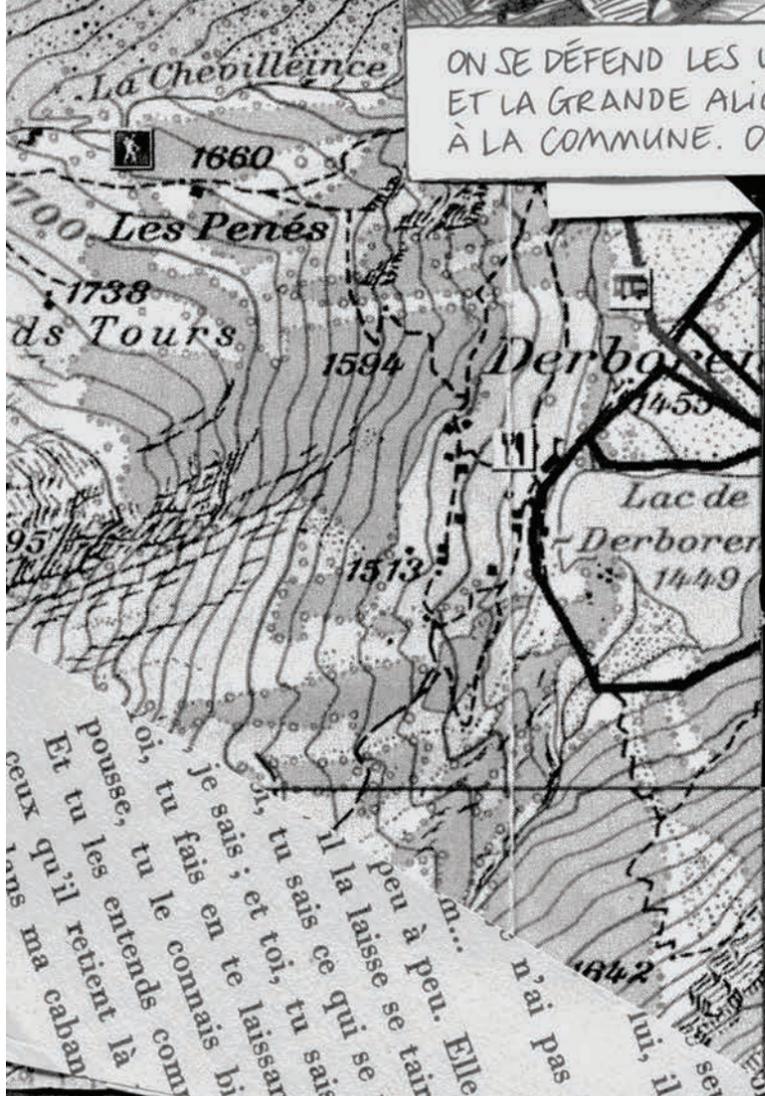
Je n'ai plus jamais lu du Ramuz.



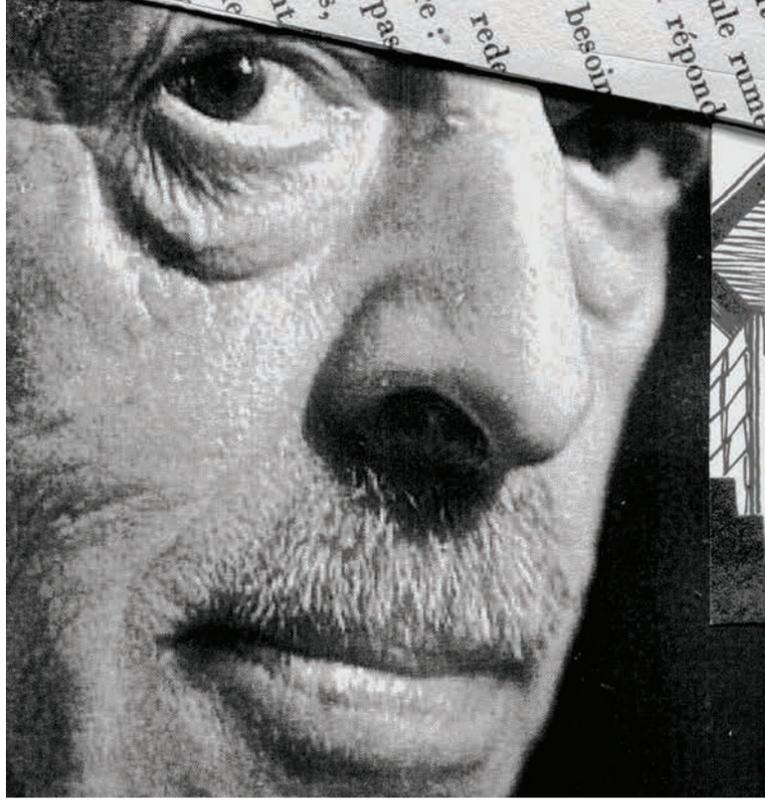
Les géomètres se
ais ce n'est pas une ra
Il reprenait :
— D... I... DIA... B...
A ce moment, une pierre, se
coulée de boue, est venue s'a
faisant un bruit comme un rire.
Te vois ça, a-t-il dit, tu me
la grande paroi s'est
des échos envoy
bientôt plu
colate



ON SE DÉFEND LES UNS LES AUTRES CONTRE CE DEHORS QUI
ET LA GRANDE ALICE EST L'UNE D'ENTRE EUX. ELLE APPARTIEN
À LA COMMUNE. ON POURRAIT DIRE QU'ELLE EST SON BIEN.



peu à peu. Elle rede
il la laisse se taire :
Je sais ; et toi, tu sais,
tu fais en te laissant
Je sais ; et toi, tu sais,
tu fais en te laissant
pouse, tu le connais com
Et tu les entends là
ceux qu'il retient là
dans ma caban



RE: DE ROBE DE SOIE CO...
RES: SE TOILE, -ET LEMÉ...
QUE DURCIT LA TERRE...
COMME D'UNE...
MORTES. ET LA CLAI...
AU VILLAGE...
LA NUIT, LES I...
D... I...
M...
tu es au co...
à-t-il dit à la m...
Mais, celui...
n, hein ? D...
faire. Mais, celui...
n, la nuit, les...
La nuit, les...
pierre et toi tu e'

le persil journal le persil

J'ai découvert Ramuz à l'école. On m'y avait fait lire *La Grande Peur dans la montagne*. J'ai aimé cet auteur qui m'a impressionné et qui m'a par la suite accompagné dans ma formation littéraire. Quand j'étudiais à Paris, je me rappelle avoir lu avec émotion *Paris (notes d'un Vaudois)* et *Aimé Pache, peintre vaudois*, deux lectures que j'ai faites il y a plus de dix ans et dont j'ai des souvenirs précis. Il faut dire que je me sentais particulièrement proche de ce que Ramuz décrivait, à cause, sans doute, de ma présence dans cette ville à un âge voisin de celui dont il était question dans ces livres (si mes souvenirs ne me trahissent pas).

Avec d'autres auteurs, Ramuz fait partie de ceux à la lecture desquels on se dit: «Tiens, je n'avais pas pensé qu'on pouvait écrire comme ça». Le style est vraiment marquant, il possède la petite musique individuelle des grandes œuvres et des grands auteurs. A quoi s'ajoute l'idée qu'il est le premier écrivain suisse romand à proprement parler; il y a ce côté originel chez lui, premier, pionnier, dont il parle lui-même quand il se demande ce qu'aurait écrit Eschyle s'il avait été de son temps et de son lieu. Or Eschyle, pour nous, c'est le premier des poètes tragiques grecs. Ramuz en quelque sorte a été mon Eschyle: la figure du premier, de celui qui ouvre le chemin et dans les traces duquel on s'efforce de marcher.

Tu es suisse et tu as envie d'écrire – Ramuz ! qu'on te balance à la gueule. Ramuz. J'ai sept ans et maman me dit, lui c'est un grand il a écrit sur la Suisse. D'accord. Je m'en fous moi de Ramuz, j'ai sept ans.

Je grandis. Des sourires quand je lance avec assurance, oui oui j'écris. Ils me lancent des clins d'œil et ils parlent encore de lui. Ramuz, ce grand con sur sa montagne, le seul qu'on mentionne quand on parle de littérature suisse, comme un messie malpoli, qui sent le vieux livre et le bois grinçant. En plus moi je ne parle pas de la Suisse dans ce que j'écris je parle de mondes fantastiques et de contrées violettes et de rêves et de fantômes.

Maman me lance un livre sur le lit. C'est *La Grande Peur dans la montagne* et j'ai envie de rire, je suis déjà allée à la montagne, ça ne fait pas peur.

Mais j'ai douze ans et je tremble devant les descriptions acérées des sommets et des éclats mordorés sur les cimes au petit matin, et la solitude couverte de rosée et la grande peur, rampante, saisissante, qui louvoie sur les mazots (j'ai trouvé un monde fantastique et une contrée violette). On ne peut même plus parler de Suisse, on parle d'imaginaire collectif, de peurs universelles. Je repose le livre pensivement et je n'y touche plus, il devient papier poussiéreux parce que tous les autres livres s'amoncellent au-dessus et quelques autres années s'empilent et sans transition, j'ai quinze ans et je suis amoureuse. Là il me dit, tiens il faut que tu lises *Aline*, *Aline* c'est incroyable, c'est merveilleux, tu sais, toute la première page annonce le reste du roman, il l'a réécrit trois fois, il a même appris à écrire avec *Aline* tu sais. Alors évidemment (entre temps grand-papa est mort et j'ai trouvé *Aline* dans les cartons, la peau couleur de rose,

Le style de Ramuz, sa manière m'ont beaucoup impressionné au moment où je commençais à écrire. Ce qui m'a marqué le plus, je crois, ce sont ses images, à la fois fortes, simples et inédites. Dans *La Beauté sur la terre*, il compare le soleil couchant sur le Léman à un cercle découpé dans du carton: c'est si peu littéraire, mais si porteur de sens, si évocateur – comme les images bibliques. Cette exigence

Bastien Fournier: « *Ramuz a été mon Eschyle: la figure du premier, de celui qui ouvre le chemin et dans les traces duquel on s'efforce de marcher.* »

de trouver une façon nouvelle, autre, de dire des choses connues, pour se les approprier sans doute, pour faire en sorte qu'une œuvre littéraire soit unique, a compté pour moi et continue de le faire. Le rythme aussi m'a touché, à tel point que, tout récemment, en lisant un poème d'Ovide, je me suis dit, à telle répétition d'un mot, que Ramuz aurait pu en être l'auteur. Encore ceci: on parle souvent de Ramuz en pensant à sa description de la vie paysanne. On le rapproche moins souvent des expériences littéraires et stylistiques d'une époque où le roman cherchait un second souffle. Pour moi,

Ramuz est aussi cet expérimentateur, ce découvreur de nouveaux horizons littéraires. Pour dire les choses autrement, Ramuz me fait penser à Céline davantage qu'à Giono.

J'ai lu Ramuz, donc, pendant mes années d'étude; j'y reviens de temps à autre, soit par hasard – je me rappelle ainsi avoir lu *Adam et Eve* et *Jean-Luc persécuté* – livres merveilleux – sans que rien de particulier ne m'y ait amené; mais il faut bien dire que, dans notre pays notamment, Ramuz est devenu un classique, un auteur vers lequel qui s'intéresse à la littérature est conduit à revenir sans cesse; l'an dernier à la même période, je me souviens d'avoir lu *Si le soleil ne revenait pas* pour une intervention dans une école sur l'écriture littéraire en Suisse romande; cette année, c'est *La Beauté sur*

la terre que j'ai lu, et c'était pour préparer les lignes qu'on vient de lire. Vieille barbe ou référence, je ne sais pas, mais classique, monument, oui, Ramuz l'est sans doute. Un écrivain à côté duquel on ne peut pas passer, même si, de mon point de vue, il y a dans son œuvre une part qui a vieilli. Ce qui ne l'a pas fait, en revanche, c'est sa recherche de vérité dans la forme du récit. Cette sincérité, cette exigence sont à mon sens de bonnes raisons de pérenniser la lecture de cet écrivain.

la robe chiffonnée, les grands yeux pâles et qui vont trop pleurer, l'herbe humide sur sa jupe) j'ai lu *Aline*, et j'y retrouve avec surprise et un peu d'agacement des choses que je pensais avoir été la première à faire, il me lance un sourire tendre et narquois, je lui rétorque tu crois à l'imaginaire collectif, il me répond non, alors je n'y pense plus.

Ensuite, il y a eu une belle journée suisse avec du soleil comme on aime qui étincelle dans les vignes et à travers les nuages sur le lac comme des longs rayons et de belles fumées inspirées qui annoncent l'été (en fait, c'est l'automne, et je ne veux pas m'en rendre compte), regardant par la fenêtre du train il me dit Ramuz décrit ce paysage à merveille, il en parle comme du doigt de Dieu, ces rayons humides qui descendent sur le lac, et nos yeux sont humides aussi.

Mais mes yeux humides deviendront plus lacs que le lac Léman et je ne garderai qu'en souvenir un pincement au cœur et des yeux rougis lorsque je revois le doigt de Dieu glisser sur le lac l'été suivant. Dans ma

bibliothèque, il a laissé des livres.

Il a laissé Ramuz, et Ramuz est tout ce qui me rattache à cette journée d'automne gorgée de lumière comme un verre de vin rouge sur une table de la terrasse, alors je relis Ramuz avec attention, mais il ne me plaît plus, il m'arrache des grimaces et je le pose avec lassitude.

Mais maintenant je regarde Berlin par la fenêtre. La Suisse me manque. Rien d'aquatique dans les lumières et les graffitis et le béton et les bouteilles et je me dis oui, pourquoi pas Ramuz, la prochaine fois, je le mettrai dans ma valise.

Valentine Bovey:
« *Ramuz, ce grand con sur sa montagne, le seul qu'on mentionne quand on parle de littérature suisse...* »

le persil journal le persil

La Beauté sur la terre est le premier livre que j'ai choisi comme lecture pour mes gymnasiens. Pendant des années, je m'étais pourtant répété que je n'infligerais jamais Ramuz à mes élèves. Adolescent, j'avais lu quelques pages de *Vie de Samuel Belet*. Je les avais trouvées mal écrites. Sans hésitation, j'avais rangé Ramuz parmi les auteurs dont je me plaisais à critiquer les ouvrages. Je feuilletais parfois l'un ou l'autre de ses romans; je m'amusais à repérer des passages comportant d'in vraisemblables enchaînements de verbes conjugués au présent, aux passés simple et composé et refermais le livre en souriant, satisfait de moi-même et de mes vues pénétrantes sur le grand écrivain vaudois.

Ensuite, j'ai lu *Aline*.

Dès les premières pages, je me suis rendu compte que ce que je lisais ne correspondait pas à ce que je pensais de l'auteur de *Vie de Samuel Belet*. Je n'ai cependant pas changé d'avis sur l'œuvre de Ramuz. Je soutenais désormais qu'*Aline* était un chef-d'œuvre, mais je continuais à tenir son auteur pour un piètre écrivain. Je ne ressentais pas l'envie de lire un autre de ses ouvrages et continuais à dire du mal de cet auteur dont je n'avais lu qu'un roman et quelques pages prises au hasard dans ses autres textes.

Quand j'ai enfin lu *La Beauté sur la terre*, j'ai immédiatement compris qu'il me faudrait revoir tous mes jugements

sur son auteur, dont l'habileté, l'intelligence et la finesse me paraissaient soudain éblouissantes. Dès l'apparition de Juliette, « pauvre petite chose grise », Ramuz avait rejoint, pour moi, les auteurs que je ne me lasse pas de relire. Quand elle est descendue dans la salle à boire, il s'est élevé au rang de Rabelais, Saint-Simon, Flaubert; de tous ces maîtres que je ne puis comparer qu'à eux-mêmes et dont les œuvres semblent constituer la conséquence ultime des idées qui les ont inspirées.

Depuis ce jour, il m'arrive, comme autrefois, de feuilleter l'un ou l'autre de ses livres; je m'efforce de percer le mystère de ces improbables assemblages de temps verbaux – persuadé qu'un auteur ne peut écrire quoi que ce soit au hasard, qu'à tous les niveaux, à celui, formel, du texte, comme à celui de l'intrigue, il

y a toujours quelque chose (une impression diffuse, une explication rationnelle ou une différence de connotation) qui explique et justifie l'utilisation d'une figure, d'un retour à la ligne, d'une structure syntaxique, d'un mot aux dépens d'un autre ou de n'importe laquelle de ces choses qui font qu'un texte n'est pas qu'une suite de mots –; et repose ensuite le livre non plus avec mépris, mais avec admiration.

Baptiste Naito :

« Je soutenais désormais qu'*Aline* était un chef-d'œuvre, mais je continuais à tenir son auteur pour un piètre écrivain. »

Who is who?

Valentine Bovey est née dans le canton de Vaud en 1998. En 2013, elle remporte le PIJA à 15 ans. Elle étudie en ce moment à Berlin.

Bastien Fournier est né à Sion en 1981. Il a publié des romans à L'Hèbe (*La Terre crie vers ceux qui l'habitent*, 2004; *Salope de pluie*, 2006; *Bébé mort et gueule de bois*, 2007; *Le Cri de Riehmers Hofgarten*, 2010) et à L'Aire (*Pholoé*, 2012; *La Fugue*, 2013; *L'Assassinat de Rudolf Schumacher*, 2014) ainsi que des pièces de théâtre chez Faim de siècle (*La Ligne blanche* et *Genèse 4*, 2006) et chez Lansman (*Sur un pont par grand vent*, 2010).

Jérémy Gindre est né en 1978. En tant qu'artiste, il a participé à de nombreuses expositions individuelles et collectives en Suisse, en France et en Allemagne. Il a publié un premier roman en 2008 (*Les Formes du relief*, Paris, Dasein), une novella illustrée en 2013 (*Un trou célèbre*, Berlin, Motto Books) et un recueil de nouvelles la même année (*On a eu du mal*, Paris, L'Olivier).

Elisabeth Jobin est née en 1987 dans le Jura bernois. Titulaire d'un bachelor en écriture de l'Institut littéraire de Bienne, elle travaille comme critique littéraire pour plusieurs journaux et comme rédactrice pour *Viceversa littérature*. Son premier roman, *Anatomie de l'hiver*, a paru à L'Aire en 2011.

Maxime Maillard est né en 1982 dans le canton de Vaud. Il travaille notamment pour la

presse culturelle. *Monsieur vitesse*, son premier livre, a paru aux Editions d'autre part en 2014.

Quentin Mouron est né à Lausanne en 1989. Il est chroniqueur pour plusieurs journaux. Ses trois premiers romans ont paru chez Olivier Morattel (*Au point d'effusion des égouts*, 2011; *Notre-Dame-de-la-Merci*, 2012; *La Combustion humaine*, 2013). Son prochain texte, *Trois gouttes de sang et un nuage de coke*, paraîtra en juin 2015 dans la maison parisienne La Grande Ourse.

Baptiste Naito est né en 1982 à Genève. Il vit et travaille aujourd'hui à Genève. Son premier roman, *Babylone*, a été édité par L'Aire en 2013.

Bruno Pellegrino est né en 1989 près de Lausanne. Lauréat du PIJA en 2008 et du PJE en 2011, membre fondateur de l'AJAR, il a fait paraître de nombreux textes dans des revues suisses, françaises et américaines. Son roman *Atlas nègre* paraît en feuilleton dans la revue parisienne *Tind* depuis l'année passée.

Noémi Schaub est née à Bex en 1989. Lauréate du PIJA en 2006 et du PJE en 2012, elle est membre fondatrice de l'AJAR. Ses textes ont paru dans *Le Passe-Muraille*, *Le Persil* ou encore dans l'anthologie *Léman noir* (BSN Press).

Aude Seigne est née en 1985 à Genève. Ses *Chroniques de l'Occident nomade* (Editions Paulette, 2011) ont remporté le Prix Nicolas-Bouvier

avant d'être rééditées par les Editions Zoé, chez qui son premier roman, *Les Neiges de Damas*, a paru en 2015.

Anne-Sophie Subilia est née à Lausanne en 1982. Elle est membre de l'AJAR et termine un master en écriture littéraire à la Haute Ecole des arts de Berne. Son premier roman, *Jours d'agrumes* (L'Aire, 2013) a été finaliste du Roman des Romands en 2014.

Lolvé Tillmanns est née en 1982 à Morges. Après un premier texte auto-édité, son roman *33, rue des Grottes* a paru en 2014 chez Faim de siècle & Cousu mouche. *Rosa*, son prochain livre, paraîtra cette année chez les mêmes éditeurs. Elle fait partie des cinq jeunes auteurs retenus pour le programme Parrains & Poulains au Salon du Livre de Genève 2015.

Daniel Vuataz est né en 1986 à Vevey. Membre fondateur de l'AJAR, lauréat de plusieurs concours d'écriture, actif depuis 2008 au *Persil*, il a fait paraître une cinquantaine de textes dans des revues, des journaux et des recueils collectifs. Son étude consacrée à Franck Jotterand et la *Gazette littéraire* a été éditée en 2013 (L'Hèbe).

Vincent Yersin est né en 1984 dans le Chablais. Membre fondateur de l'AJAR, actif depuis 2008 au *Persil* pour lequel il a écrit des textes et dirigé des numéros spéciaux, il prépare la publication de son premier recueil de poésie.

